

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Fernand BOILLAT

L'Apocalypse,
ce livre qui met en question les Eglises

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1982, tome 78, p. 141-191

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

L'Apocalypse, ce livre qui met en question les Eglises

*Le Rédempteur de l'homme, Jésus-Christ,
est le centre du cosmos et de l'histoire.
L'homme est la première route, la route principale
de l'Eglise.*

Jean Paul II

Introduction générale

L'Apocalypse et le Cantique des Cantiques ont été longuement discutés avant d'entrer dans les livres canoniques de l'Ancien et du Nouveau Testament. Ils donnent pourtant le sens le plus profond de la Bible. Les juifs attendaient un messianisme temporel. Le Cantique des Cantiques aurait pu les en détourner et les ouvrir au messianisme spirituel comme l'ont compris les pauvres (les anawim) dont la Vierge Marie est l'image parfaite. Les chrétiens ont aussi la tendance à donner surtout de l'importance aux institutions, aux pouvoirs et aux structures ecclésiastiques, sans doute nécessaires, au lieu de s'ouvrir d'abord à Jésus-Christ comme l'ont compris les saints, les vrais théologiens et les grands canonistes.

Dans ce modeste essai, je m'arrête seulement à l'Apocalypse tout en ayant le Cantique des Cantiques en toile de fond. Je me place au point de vue d'une théologie qui se veut en accord avec l'exégèse actuelle. Mon travail comprend deux parties : **Comment lire l'Apocalypse** et

La lecture de l'Apocalypse. La première partie porte sur la méthode de lire, la seconde, plus longue et trop brève, suivra l'Apocalypse chapitre par chapitre et se subdivisera en trois sections.

Que le lecteur me permette de souligner l'importance du sujet traité. Pour la première fois l'humanité et l'Eglise prennent une extension mondiale et cela en raison du développement de la science et de la technique. D'où une crise de croissance en train de renouveler notre façon de vivre et de penser. L'Apocalypse répond à la question des signes des temps, particulièrement du nôtre, celui, dit-on, de la faillite de l'Eglise dogmatique et infaillible et de l'absence de Dieu. De telles critiques conditionnent de nouvelles réflexions théologiques dans une fidélité accrue à l'Evangile éternel auquel on ne peut rien ajouter et rien retrancher.

Plan de lecture

	Apocalypse	Pages
Introduction générale		141
Première partie : COMMENT LIRE L'APOCALYPSE ?		144
Chapitre premier : <i>Comment éclairer la lecture de l'Apocalypse ?</i>		145
Chapitre deuxième : <i>Passer de la représentation à la signification</i>		146
Chapitre troisième : <i>Arriver à la lecture chrétienne de l'Apocalypse</i>		148
Seconde partie : LA LECTURE DE L'APOCALYPSE		151
Première section : <i>Les Eglises et l'Agneau ressuscité</i>	1-5	152
I. <i>La révélation de Jésus-Christ</i>	1	152
II. <i>Les lettres aux sept Eglises</i>	2-3	156
III. <i>Sur la terre comme au ciel</i>	4-5	159
Deuxième section : <i>Les Eglises et l'Agneau crucifié</i>	6-19	162
I. <i>Le septénaire des sceaux</i>	6-7	162
II. <i>Le septénaire des trompettes</i>	8-15	166
III. <i>Le septénaire des coupes</i>	16-19	175
Troisième section : <i>Les Eglises et l'Agneau eucharistique</i>	20-22	179
I. <i>Les mille ans</i>	20	180
II. <i>La première résurrection, la Jérusalem messianique</i>	21	184
III. <i>L'Apocalypse, lieu de l'œcuménisme</i>	22	187

Première partie

Comment lire l'Apocalypse ?

La culture contemporaine nous aide à mieux répondre à cette question et cela tant au point de vue artistique que scientifique. L'art moderne nous offre des représentations qui pour beaucoup n'ont aucun sens. La musique peut être écoutée comme une suite de sons ; la peinture, la sculpture comme un embrouillement de traits, de couleurs et de formes qui ne disent rien. Alors on s'en désintéresse. L'Apocalypse peut de même apparaître comme un non-sens. La science moderne surtout demeure incompréhensible sans inverser notre mode de compréhension. En rester aux nombres finis, c'est nous fermer à la science actuelle. La physique n'a apparemment plus de rapports avec nos sensations. Pour entrer dans les connaissances de notre temps, il faut passer à un signifié qui est toujours au-delà de toutes nos représentations.

Ainsi l'Apocalypse se comprend mieux à se lire dans l'optique de la culture actuelle qui va toujours au-delà des images données, ainsi en est-il déjà du Cantique des Cantiques.

Je diviserai la première partie en trois chapitres :

Chapitre premier : Comment éclairer la lecture de l'Apocalypse ?

Chapitre deuxième : Passer de la représentation à la signification.

Chapitre troisième : Arriver à une lecture chrétienne de ce livre.

Chapitre premier

COMMENT ECLAIRER LA LECTURE DE L'APOCALYPSE ?

1. Questions

L'horizon apocalyptique a-t-il sombré ? Peut-on en rester à la voûte céleste et à une perspective de haut en bas et de bas en haut ? Ce fut là l'horizon de Jésus. Faudrait-il découvrir un nouveau visage à Jésus en le débarrassant de la naïveté de son temps ? Faudrait-il le réinterpréter par la science historico-critique, écarter les dogmes comme il a fallu passer de la terre plate à la sphère terrestre ? Le Nouveau Testament devrait-il être débarrassé de l'Incarnation de Dieu et de la Trinité ? Le christianisme n'aurait-il d'autre fonction, aujourd'hui, que d'éclairer l'humanisation de l'homme ? Que peut signifier pour nos contemporains une divinisation de l'homme alors qu'est ressentie si fortement l'absence et l'obscurité de Dieu ? Toutes ces questions sont liées à la lecture de l'Apocalypse.

2. L'Apocalypse est-elle une mythologie ?

Je viens de faire allusion à la démythologisation. Sans doute, celle-là n'est pas une démythisation qui enlèverait de la Bible les mythes dont elle pourrait dépendre. Il faudrait conserver toute l'Écriture, mais en l'interprétant de sorte que les croyants et les incroyants s'accordent, puisque la foi chrétienne n'aurait plus d'autre contenu que celui déterminé scientifiquement. La Trinité ne signifierait plus que les trois interventions du Tout-Autre dans notre histoire. Dans une telle optique, on comprend qu'un homme raisonnable ne pense plus aujourd'hui à devenir Dieu comme si Dieu s'était fait homme pour que l'homme devienne Dieu. A la divinisation de l'homme il faudrait substituer son humanisation radicale qui serait la seule chance du christianisme !

3. L'Apocalypse est-elle encore un livre actuel ?

Dans une telle interprétation, l'Apocalypse apparaît comme une imagination périmée qui véhicule des représentations judaïques et hellénistiques, dont la Bible elle-même ne manque pas. Et bien, tout en soulignant

l'importance de l'exégèse textuelle, littéraire et historique, ce ne sera jamais elle qui aura le dernier mot au sujet de la révélation de Jésus-Christ. Le dernier mot c'est la foi et non la science. Il s'agit évidemment d'une libre décision. Pour le croyant, l'Apocalypse est un livre actuel, parce qu'il est Parole de Dieu qui seule peut faire passer des représentations de ce livre à leurs significations. C'est la foi seule qui éclaire l'Apocalypse en profondeur et non la science.

Chapitre deuxième

PASSER DE LA REPRÉSENTATION À LA SIGNIFICATION

1. La nature de la foi

Pour être proclamé le contenu de la foi doit être représenté humainement mais aussi dépassé en s'ouvrant à la Parole de Dieu qui constitue l'authentique domaine de la foi, sinon la foi est ravalée au domaine d'une représentation rationnelle. Quand je dis : « Je crois en Dieu tout-puissant », j'affirme que Dieu existe réellement et que réellement il peut tout ce qu'il veut. Mon acte de foi signifie ce que Dieu est en lui-même mais infiniment au-delà de mes pauvres représentations. L'au-delà de Dieu motive la foi à travers les représentations humaines.

La relation entre représentation et signification a été surestimée par Descartes dans sa fameuse preuve de l'existence de Dieu à partir seulement de notre représentation de Dieu. Kant, au contraire, a complètement transformé notre représentation, la refermant sur elle-même, la coupant de toute signification au-delà d'elle-même de sorte qu'il devient impossible d'accéder intellectuellement à l'existence ou à la non-existence de Dieu. Enfin, Hegel allait génialement identifier l'Être et l'Idée de sorte que l'existence de Dieu s'identifie à celle de l'homme, ayant l'un et l'autre la même histoire à l'image de la Trinité. Une théologie s'inspire aujourd'hui de ces nouveautés idéologiques et se transforme en une phénoménologie chrétienne.

La Bible ne m'intéresse plus si elle n'est qu'une représentation pour satisfaire ma subjectivité. Comme toute connaissance, la Bible est

significative avant d'être représentative, elle n'a de sens qu'à partir du signifié. La réalité ne change pas avec le progrès de nos représentations. L'astronomie primitive savait distinguer les jours, les mois, les saisons et les années, elle était l'aube de la science, elle annonçait la merveilleuse théorie de la relativité. Les représentations changent et progressent, la signification du devenir cosmique demeure.

Ainsi en est-il de l'Apocalypse. Ce qui importe ne sont pas les représentations apocalyptiques, mais leurs significations. Jean n'écrira plus son évangile dans le même style, qui a pourtant la même signification profonde, mais autrement. Réduite seulement à un ensemble de représentations la foi chrétienne s'évanouit. C'est au signifié qu'elle s'adresse.

2. Dépassement de la science historique

La clé de l'histoire est la construction de la Jérusalem céleste à travers les précarités des cités terrestres. Lorsque Jésus reviendra, à la parousie, son retour dans la gloire, il n'apportera rien de plus essentiel que ce que nous vivons aujourd'hui en notre première résurrection à laquelle la seconde ajoutera le degré suprême de son accomplissement. Le temps que nous vivons est déjà fécondé et fécond de vie éternelle.

La venue de Dieu parmi nous, incarné, mort et ressuscité, nous ouvre au mystère de sa vie intime, tel est l'Amour. Dieu n'est pas un Dieu lointain, il n'est pas le Tout-Autre replié sur lui-même. Il nous a ouvert son cœur, son intimité éternelle. A travers des faits réels, une histoire réelle, il se révèle au-delà de la science historique. La foi atteint le mystère divin non pas à travers des spéculations philosophiques, mais à travers ce que fut, ce que fit et ce que dit Jésus de Nazareth. En lui une histoire de Dieu coïncide avec l'histoire de l'homme, tellement liées entre elles que la cause de Dieu s'identifie à la cause de l'homme. Non que la science historique soit mise de côté, loin de là, mais elle est dépassée par la foi.

Remarquons qu'il n'y a pas de vérités impersonnelles dans la foi chrétienne. Un énoncé de foi s'adresse toujours à Quelqu'un. Les dogmes (propositions jugées obligatoires par l'Eglise pour maintenir le mystère révélé) se réfèrent au Dieu Vivant. De plus, la vérité de la foi n'est pas une somme de vérités particulières. Si elle doit se dire en énoncés distincts pour être prêchée, elle s'ouvre à un seul et même mystère.

Ce ne sont donc pas les représentations de l'Apocalypse, ni celles du Cantique des Cantiques qui nous exaltent, mais ce qu'elles signifient. Il s'agit de Quelqu'un et non d'images si grandioses soient-elles. Dans les deux écrits si proches que sont le Cantique des Cantiques et l'Apocalypse, ce n'est pas d'histoire qu'il s'agit au sens chronologique. Ils s'inscrivent dans l'histoire en la dépassant par l'ardent désir de rencontrer Dieu : Marana tha, viens Seigneur Jésus.

Chapitre troisième

ARRIVER À LA LECTURE CHRÉTIENNE DE L'APOCALYPSE

1. Le monde visible et invisible

L'Apocalypse ne peut se lire hors de la foi en Dieu, le Père tout-puisant créateur des choses visibles et invisibles. Non seulement le monde qui tombe sous nos sens, mais celui des anges bons et mauvais, celui des âmes de ceux qui sont morts. Monde visible et invisible, un seul et même univers, qui dans sa profondeur est orienté vers l'amour de Dieu et des créatures. L'Apocalypse se lit dans une telle perspective.

Il est des chrétiens qui ne croient ni aux anges ni aux démons. Ils vivent dans un univers purement terrestre. Ils sont fermés dans une idéologie dualiste du Tout-Autre et du monde scientifique sans place pour un monde invisible, alors que la Bible affirme l'existence du monde invisible des anges, des démons et de celui de ceux qui nous ont quittés. La difficulté de croire au monde invisible n'est pas nouvelle. « Les Sadducéens soutenaient qu'il n'y a ni résurrection, ni anges, ni esprits, tandis que les Pharisiens en professent la réalité » (Ac 23, 8). Ce n'est pas en cela que Jésus et Paul s'opposaient aux Pharisiens.

L'Apocalypse affirme l'unité du monde visible et invisible comme deux réalités en interaction continuelle. Elle n'est pas un écrit individualiste. Le livre se développe en conversation entre Jésus et les Eglises. Même optique dans la Lettre aux Romains dans laquelle saint Paul parle de collectivités et non de personnes individuelles (Rm 9). En parlant des Eglises, il ne s'agit pas directement d'une collection de *Je* mais d'ensembles

qui forment un *Nous* ecclésial. L'Eglise est telle par le dépassement de ses membres vers Celui qui est sa Tête et son Epoux.

Pour lire l'Apocalypse, il faut aller au-delà de nos personnes comme de la science historico-critique. Le mouvement théologique est infiniment dépassé par le mouvement théologal qui nous oriente sur les deux axes de notre filiation divine et de notre communion fraternelle avec tous les hommes, vers la contemplation de Dieu et notre insertion dans le monde. Adoration de Dieu et service des hommes.

2. L'Apocalypse est prophétique et mystique

Par sa référence à l'éternité de Dieu et à la fraternité entre les hommes, l'Apocalypse est à la fois un écrit mystique et prophétique. Prophétique en sa dimension temporelle qui nous achemine vers la parousie à l'intérieur de l'histoire humaine. Mystique, parce que la durée inaugurée par le Verbe incarné est ouverte au mystère intime de Dieu et inaugure, pour cette raison, l'ère ultime de l'humanité. Dieu ne peut rien faire de plus grand que nous dire Jésus-Christ. On peut comprendre ainsi que les mille ans ne sont rien d'autre que le temps que nous vivons en ses deux dimensions prophétique et mystique.

L'élément proprement prophétique est l'annonce de la chute de Rome (Babylone). La fin de la Rome impériale qui persécute les chrétiens deviendra le symbole prophétique de la disparition de tous les empires terrestres. A travers la contingence des grandeurs de ce monde, l'Apocalypse prophétise la permanence de l'Eglise. L'heure de la parousie n'est pas annoncée chronologiquement. Viendra-t-elle quand tout semblera perdu pour l'Eglise, à l'image de Jésus sur la Croix ?

Mais c'est surtout la dimension mystique qui est essentielle, la vie éternelle magnifiée dans l'évangile de saint Jean, la première résurrection.

3. Le style de l'Apocalypse

Il y a une lecture non chrétienne de l'Apocalypse comme du Cantique des Cantiques, qui s'arrête aux représentations sans s'élever à la signification. On lira le Cantique soit comme une suite de poèmes érotiques de la beauté et de la jouissance physique, soit comme l'idylle d'un roi

avec une bergère. S'arrêter à de telles interprétations est le fait d'une myopie en face des plus hautes cimes de l'Ancien et du Nouveau Testament.

L'Apocalypse a laissé tomber les images érotiques du dialogue nuptial. Elle s'élève aux noces de l'Agneau par la souffrance. On retrouve déjà le même cheminement dans le Cantique. En cela les deux écrits puisent à une même source, le prophète Osée. Le cheminement de l'amour à travers le désert.

Le style de l'Apocalypse, sous forme de dialogue entre l'Agneau et l'Eglise, se caractérise par la surimpression, les entrelacs et la sacramentalité.

La *surimpression* comme dans l'harmonie musicale et le cinéma où les sons et les images se superposent. Ainsi les septénaires des sceaux, des trompettes et des coupes se comprennent en surimpression et non chronologiquement.

Les *entrelacs* sont multiples entre les béatitudes et les fléaux, le ciel et la terre.

La *sacramentalité* transforme les représentations en significations, l'Agneau, les Eglises, Jérusalem, le dimanche.

Seconde partie

La lecture de l'Apocalypse

L'Apocalypse n'est pas un livre hétéroclite. Elle forme un ensemble cohérent. Les cinq premiers chapitres, dans un style inspiré d'Isaïe (Is 6, 1-8), présentent les acteurs et le sujet du dialogue, les sept Eglises et l'Agneau qui les met en question par l'intermédiaire de Jean. Ils formeront la première section.

Les chapitres six à dix-neuf situent les Eglises dans le combat eschatologique de l'Ascension à la parousie. C'est la section la plus longue. Après la première section qui montre la gloire de l'Agneau, la deuxième rappelle que cette gloire est le fruit de la Croix et que c'est par la Croix que les Eglises doivent passer pour rejoindre l'Agneau. Le martyr remet les Eglises sur leur véritables chemin.

Enfin, la troisième section des chapitres vingt à vingt-deux nous conduit au sommet annoncé déjà par le Cantique des Cantiques, les noces des Eglises avec l'Agneau, l'exultation eucharistique de la première résurrection en attendant la rédemption de notre corps à l'heure de la parousie : *Marana tha*.

D'où les trois sections :

Les Eglises et l'Agneau ressuscité

Les Eglises et l'Agneau crucifié

Les Eglises et l'Agneau eucharistique

Première section

LES ÉGLISES ET L'AGNEAU RESSUSCITÉ

(Ap 1 à 5)

L'Apocalypse présente d'abord comment s'est faite la révélation de Jésus-Christ, que Jean va transmettre aux sept Eglises, leur assurant que leur existence est déjà le ciel sur la terre.

D'où trois chapitres :

- I. La révélation de Jésus-Christ (Ap 1)
- II. Les lettres aux sept Eglises (Ap 2 et 3)
- III. Sur la terre comme au ciel (Ap 4 et 5)

I.

LA RÉVÉLATION DE JÉSUS-CHRIST

(Ap 1)

Le mot grec « apocalupsis » (action d'enlever un voile) signifie la manifestation, la révélation de Jésus-Christ en sa présence mystérieuse de l'Ascension à la parousie. Il l'a, en effet, promise : « Et moi, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin des temps » (Mt 28, 20). Ce n'est donc pas de l'heure de la parousie qu'il est question, heure secrète, connue de Dieu seul, mais de ce qui se passe dans l'histoire des hommes, notre histoire.

1. La révélation de Jésus-Christ est un témoignage

Ap 1, 1-3 L'Apocalypse est la révélation faite par Jésus-Christ sur lui-même de la part de Dieu. Il ne la fait pas immédiatement mais par l'intermédiaire d'un ange et de Jean. Celui-ci en rend témoignage dans un livre, témoignage d'une extrême importance, il y insiste au début : « Révélation de Jésus-Christ : Dieu la lui donna pour montrer à ses

serviteurs ce qui doit arriver bientôt. Il la fit connaître en envoyant son ange à Jean son serviteur, lequel a attesté comme Parole de Dieu et témoignage de Jésus-Christ tout ce qu'il a vu » (Ap 1, 1-2), et à la fin : « Moi Jésus, j'ai envoyé mon ange pour vous apporter ce témoignage au sujet des Eglises » (Ap 22, 16).

L'Apocalypse est un livre de béatitude et de colère. Elle commence et se termine en proclamant le bonheur qu'elle apporte aux Eglises. « Heureux celui qui lit et ceux qui écoutent les paroles de la prophétie et gardent ce qui s'y trouve écrit, car le temps est proche » (Ap 1, 3). Et en finale : « Heureux celui qui garde les paroles prophétiques de ce livre. Ne garde pas secrètes les paroles de ce livre » (Ap 22, 7). On compte sept béatitudes et si l'on sait que le nombre sept est celui de la plénitude, l'Apocalypse nous invite à un bonheur au-delà de toute conception, celui d'aimer Dieu comme nous sommes aimés de lui, le bonheur de l'amour trinitaire.

Mais l'Apocalypse est aussi le livre de la colère de Dieu et des malheurs. De quoi s'agit-il ? Non de vengeance ni de ressentiment d'un Dieu qui se voit rejeté, mais d'une immense tristesse, causée par le refus de Dieu révélé en Jésus-Christ, la tristesse de l'Agneau de Dieu. Ce n'est pas sur le visage de Dieu que se dessine la colère de Dieu, mais sur le visage de ceux qui le refusent. La colère exprime la justice que la créature rebelle se fait à elle-même : « nos œuvres nous suivent » (Ap 14, 13). Nous aurons l'occasion de revenir sur cette question qui scandalise tant de gens.

2. Il n'y a pas de révélation de Jésus-Christ hors de la Trinité

Ap 1, 4-8 Jean fonde la révélation de Jésus-Christ sur celle du mystère de la Trinité, et cela dans un langage qui semble bien remonter aux premiers temps de l'Eglise. Il ne s'agit pas d'une spéculation, mais d'une expérience vécue de Dieu révélé en Jésus-Christ par l'Esprit. Expérience qu'ont vécue les Pères du désert et que saint Athanase apportera au Concile de Nicée pour s'opposer aux spéculations hellénistiques d'Arius. Cette expérience sera formulée très tôt dans la liturgie du baptême.

« Grâce et paix vous soient données de la part de Celui qui est, qui était et qui vient, de la part des sept esprits qui sont devant son trône et de la part de Jésus-Christ. » Jean professe sans aucun doute la foi

en un seul Dieu, YHWH ehad *, et il proclame ce que Dieu est dans son intimité, Trinité encore cachée à l'Ancien Testament, mais qui, dévoilée, fonde toute la révélation chrétienne. Celle-ci est liée à la foi en la divinité de Jésus-Christ que seul le Saint-Esprit peut nous faire connaître.

Jésus-Christ est nommé après le Saint-Esprit sans doute parce que c'est son mystère, celui de l'Incarnation et de la Rédemption, qui permet d'accéder à celui de la Trinité. Lui, Jésus-Christ « le Témoin fidèle, le Premier-né d'entre les morts et le Prince des rois de la terre, Celui qui nous aime, qui nous a délivrés de nos péchés par son sang, qui a fait de nous un royaume de prêtres pour Dieu son Père. »

A la fin du livre, Jean reviendra sur l'affirmation de la divinité de Jésus-Christ : « Je suis l'Alpha et l'Oméga, le Premier et le Dernier, le commencement et la fin » (Ap 22, 13) comme il l'affirme au début : « Je suis l'Alpha et l'Oméga, Celui qui est, qui était et qui vient, le Tout-Puissant » (Ap 1, 8). Jésus ne fait qu'un avec le Père. L'Apocalypse affirme fortement la divinité de Jésus de Nazareth qu'elle appellera le Verbe de Dieu (Ap 19, 13) comme dans l'évangile de Jean (Jn 1, 1).

L'Apocalypse est écrite pour annoncer ce qui est proche, les mille ans et la parousie, en surimpression comme nous le verrons : « Voici, il vient au milieu des nuées et tout œil le verra, ceux même qui l'ont transpercé : toutes les tribus de la terre seront devant lui. »

3. Il n'y a pas de révélation de Jésus-Christ hors de Pâques

Ap 1, 9-20 Jean se trouve dans l'île de Patmos, en exil pour sa foi. Le jour du Seigneur, un dimanche, il est saisi par l'Esprit en vue de la révélation de Jésus-Christ : « Moi Jean, votre frère et votre compagnon, je fus saisi par l'Esprit le jour du Seigneur. »

Cette extase qui a eu lieu le dimanche est d'une grande importance. La liturgie dominicale fut l'occasion de la rupture entre le judaïsme et le christianisme. Au début, les judéo-chrétiens, alors les seuls chrétiens, continuent de fréquenter le Temple, ils passent encore pour des juifs. Mais voilà, ils avaient encore un culte le lendemain du sabbat.

* « Ecoute, Israël ! Le Seigneur notre Dieu est le **Seigneur UN** » (Dt 6, 4).

C'est finalement en raison de ce culte dominical qu'éclatera la rupture entre la Synagogue et l'Eglise. L'Eucharistie a transformé les notions judaïques de Y H W H, de la loi et du culte. Le Nom que l'on ne doit pas prononcer est appliqué à Jésus de Nazareth. L'enseignement des apôtres se substitue à celui des scribes, la communion fraternelle à l'assemblée juive, la fraction du pain et la prière à la liturgie du Temple (Ac 2, 42).

Le dimanche a fait la coupure. Il restera à travers toute l'histoire de l'Eglise le fondement de sa vitalité pourvu qu'il ne s'identifie pas à un simple rite éthico-religieux destiné à disparaître lorsqu'il perd sa signification pascale vécue. Avec la disparition d'une authentique Eucharistie dominicale, l'Eglise s'en va. Sans la résurrection du Crucifié, il n'a plus de raison d'être chrétien.

L'extase de Jean est une vision d'images lumineuses. Jésus au milieu de sept chandeliers d'or, éclatant de blancheur. Son humanité rayonne sa divinité. « Son visage resplendit tel le soleil dans tout son éclat. Blancheur de neige, flamme ardente, ceinture d'or sur une longue robe, métal passé au creuset. » Victoire sur les ténèbres : « Je fus mort, et voici, je suis vivant pour les siècles des siècles. »

Lumière, mais aussi puissance. Il tient les clés de la mort et le glaive acéré du jugement. Sa voix est celle des océans. Il est le centre du cosmos et de l'histoire, comme le rappelle Jean Paul II. Sa magnificence n'est ni autosuffisance ni complaisance en soi. Comme nous le verrons, il reste le berger et l'Agneau, Prêtre parce que victime. Il n'est occupé que des Eglises. La résurrection n'a pas changé son cœur.

Il tient les Eglises dans sa main comme son unique préoccupation : « Je vis les sept chandeliers d'or et, au milieu des chandeliers, quelqu'un qui ressemblait à un fils d'homme. Dans sa main droite il tenait sept étoiles ». Et de dire à Jean : « Quant au mystère des sept étoiles, que tu as vues dans ma droite et aux sept chandeliers d'or, voici : les sept étoiles sont les anges des sept Eglises, et les chandeliers sont les sept Eglises. » Les anges des sept Eglises représentent ceux qui sont à la tête des Eglises.

« Nul n'a le pouvoir d'arracher quelque chose de la main de mon Père, Moi et mon Père nous sommes un » (Jn 10, 20-30). Saint Irénée partait de cette image pour se représenter le Fils et le Saint-Esprit comme les deux mains par lesquelles le Père agit dans le monde et l'Eglise.

C'est là une des premières représentations de la Trinité. On se gardera de penser à deux mains parallèles. Leur signification profonde, nous sommes dans la main du Père par Jésus et par son Esprit. Voilà pourquoi nous y sommes en sûreté.

LES LETTRES AUX SEPT EGLISES

(Ap 2 et 3)

Les lettres aux sept Eglises sont une partie essentielle de l'Apocalypse qui n'aurait pas de sens sans elles. Elles constituent l'objet du livre dont le propos est la critique des Eglises. L'épître aux Hébreux en donne le résumé : « Ne vous laissez pas égarer par toutes sortes de doctrines étrangères » (He 13, 7-9).

Elles s'adressent aux anges des Eglises. Elles ont toutes la même structure. L'introduction expose une christologie, le corps des lettres développe une ecclésiologie et la conclusion présente une pneumatologie. Les trois parties se réfèrent à la théologie trinitaire, exposée dans le premier chapitre de l'Apocalypse.

Grâce à l'événement de la Pentecôte, l'Eglise forme un tout qui est antérieur à ses membres. Comment serait-elle alors une société purement humaine ? Aussi à la fin du livre, Jean peut-il insister de n'y rien ajouter et de n'y rien retrancher (Ap 22, 18-19).

1. Qui est Jésus-Christ ? (Introduction des lettres)

C'est ce que l'introduction à chaque lettre nous apprend. Jésus-Christ se tient au milieu des Eglises et vit avec elles, il tient les étoiles et marche au milieu des chandeliers. Il est le Premier et le Dernier. Celui qui fut mort mais qui est revenu à la vie : donc vrai Dieu et vrai homme, et non seulement un mandataire ultime de Dieu. Il est celui dont la Parole est un glaive acéré à deux tranchants. Il parle comme le Fils de Dieu, comme Celui qui a les sept esprits de Dieu et les sept étoiles.

Il est le Saint, le Véritable qui tient la clé de David, qui ouvre et nul ne fermera, qui ferme et nul ne peut ouvrir. Il est l'Amen, le Témoin fidèle et véritable, le Principe de la création.

Les termes de nature et de personne qu'utiliseront les conciles pour exposer le mystère de l'Incarnation et de la Trinité, ont un fondement assuré dans l'introduction des lettres. Les termes d'origine hellénistique sont loin d'épuiser la profondeur des images.

2. Comment Jésus-Christ juge les Eglises ? (Corps des lettres)

Jésus lui-même entreprend la critique des Eglises, et fonde l'ecclésiologie fondamentale, au moment où elles entrent en conflit avec le judaïsme et avec les religions païennes.

Le judaïsme est de plus en plus centré sur l'institution, sur la loi et les œuvres. Le Nom divin n'est plus prononcé. La loi prend en quelque sorte la place de Dieu. Face à un tel judaïsme, le christianisme se présente comme l'ultime révélation de Y H W H en son identité trinitaire. Il ne supprime pas le décalogue, il change son visage. D'extérieure la loi devient intérieure comme l'annonçaient les prophètes Jérémie et Ezéchiel. Jésus dira que « le salut vient des juifs, mais l'heure vient — et maintenant elle est là — où les vrais adorateurs adorent le Père en esprit et vérité » (Jn 4, 22b-23). Le scandale pour les juifs fut de donner à Jésus le Nom qui ne se prononce pas, Y H W H.

Quant aux religions païennes des Nicolaïtes, des Balak, de Jésabel, c'est l'idolâtrie, qui, à l'opposé du refus de donner un visage à Dieu, construit des divinités à la mesure des passions et des spéculations humaines pour en arriver à une morale sans péché.

Jésus-Christ détourne les Eglises du légalisme juïque et de la permissivité païenne. Il félicite les Eglises qui persévèrent dans la vérité face à ceux qui se disent juifs et qui ne le sont pas et face à ceux qui adorent les idoles. Il félicite les Eglises qui se sentent pauvres et faibles, celles qui se maintiennent dans la ferveur. Il reproche surtout la tiédeur : « Tu as renom de vivre et tu es mort. Tu n'es ni froid ni chaud, je vais te vomir. »

3. Les Eglises sont conviées d'aller au Père par Jésus dans son Esprit (Conclusion des lettres)

Sept fois l'ange répète aux Eglises : « Que celui qui a des oreilles, qu'il entende ce que l'Esprit dit aux Eglises. » Sept fois nous reporte à l'introduction de l'Apocalypse où le Saint-Esprit est représenté comme « les sept esprits qui sont devant son trône » (Ap 1, 4). Le nombre sept est celui de la plénitude, celle du Père et du Fils.

La conclusion de chaque lettre se réfère à l'œuvre du Saint-Esprit : retour au Paradis, à l'arbre de vie ; don de la couronne de vie ; don de la manne cachée ; don de l'étoile du matin ; don des vêtements blancs et de la permanence dans le livre de vie ; appartenance à la cité qui descend du ciel ; invitation au festin nuptial. A une condition, celle de la persévérance finale.

La vie trinitaire fonde notre baptême et notre vie chrétienne. Comment se fait-il que nous vivons si peu ce dont toute la liturgie est pleine ?

C'est tout d'abord que nous nous arrêtons à des idées d'arithmétique, comment trois peuvent-ils faire un ? Il faut s'en débarrasser. Dieu n'est pas dans notre espace. Il est bien évident que si l'on reste empêtré dans un tel calcul, la Trinité ne présente plus aucun intérêt vital.

D'autre part, l'expérience chrétienne de la Trinité doit partir de l'Ancien Testament et non d'une philosophie quelle que soit celle-ci. Dieu est un : « Ecoute, Israël ! Le Seigneur notre Dieu est le Seigneur un » (Dt 6, 4). Nous devons rester, comme dit l'Apocalypse, les vrais juifs, et expérimenter en nous ce que Jésus a vécu en tant qu'homme, l'expérience de notre frère Jésus.

Je crois que je suis le frère de Jésus, mais pas le frère du Père ni le frère du Saint-Esprit. Je crois que je suis le fils du Père en Jésus par le Saint-Esprit, mais pas le fils de Jésus ni le fils du Saint-Esprit. Cela représente, en mon expérience, la distinction des Personnes divines, et me fait un peu saisir l'acclamation de saint Paul : « La grâce du Seigneur Jésus-Christ, l'amour de Dieu le Père et la communion du Saint-Esprit soient avec tous » (2 Co 13, 13).

Comme j'ai besoin de penser ma foi, je le puis en partant de ma conscience, image de Dieu. Je suis toujours le même Je que je connais à travers mon Moi qui évolue en fonction des autres grâce auxquels surgit

notre Nous. Cela me permet de me représenter l'unité de Dieu dans la distinction trinitaire.

YHWH, le Seigneur UN, le Père est le JE originaire de Dieu, **l'amour de Dieu le Père**, origine sans origine, source de l'unité sans laquelle disparaîtrait Dieu lui-même.

Si par **la grâce du Seigneur Jésus-Christ** nous connaissons le Père, c'est que Jésus est le MOI du Père, son image parfaite, son Fils éternel, splendeur de sa gloire.

La réciprocité en Dieu du JE et du MOI fait surgir leur unité, **la communion du Saint-Esprit**, le NOUS de Dieu, altérité dans l'unité, éternel mouvement de l'Amour du Père et du Fils hors de tout égoïsme.

Lorsqu'on a voulu instituer une fête spéciale à Dieu le Père, le pape Innocent XII refusa, parce que YHWH reste Un dans la vie trinitaire. Jean XXII admettra une fête de la Sainte-Trinité.

Or, cette plénitude l'Amour nous est révélée par le mystère de l'Agneau de Dieu dont la naissance terrestre est mise en relation avec l'Esprit-Saint et la Vierge Marie.

III.

SUR LA TERRE COMME AU CIEL

(Ap 4 et 5)

L'épître aux Hébreux et l'Apocalypse unissent intimement le ciel et la terre. « Ce n'est pas, en effet, dans un sanctuaire fait de main d'homme, simple copie du véritable, que le Christ est entré, mais dans le ciel, afin de paraître maintenant pour nous devant Dieu » (He 2, 24). « Point capital de notre exposé, c'est bien un tel grand prêtre que nous avons, lui qui s'est assis à la droite du trône de la Majesté dans les cieus, comme ministre du vrai sanctuaire et de la véritable tente dressée par le Seigneur et non par un homme » (He 8, 1-2).

Le culte terrestre des Eglises s'identifie au culte céleste. Aussi le deuxième Concile du Vatican peut-il affirmer que « la liturgie est le sommet auquel tend l'action de l'Eglise et, en même temps, la source d'où

découle toute sa vertu ». Nous sommes déjà « citoyens des cieux » (Ph 3, 10). Non point pour en rester à regarder vers le ciel (Ac 1, 11) mais pour rendre notre terre de plus en plus conforme à l'image de l'amour trinitaire. Tendre à émanciper l'homme de ses servitudes à la lumière de la rédemption du Fils de l'homme.

1. Nous sommes appelés à vivre sur la terre ce qui se vit au ciel

Jean s'adresse aux Eglises de la part de Jésus-Christ en qui se révèle toute la Trinité. Le jour du Seigneur, il voit le Christ ressuscité (Ap 1). Il est de nouveau saisi par l'Esprit et revient aux mêmes images pour signifier que la Trinité est le centre du monde visible et invisible grâce au Fils de l'homme, l'Agneau de Dieu (Ap 4 et 5).

Ne nous laissons pas arrêter par les représentations du trône, des pierres précieuses, des vingt-quatre anciens, des quatre vivants. Il faut aller à ce qu'elles signifient.

Dieu siège sur le trône : toute la création respandit de sa lumière. Merveilleux optimisme ! Les vingt-quatre anciens vêtus de blanc et couronnés d'or : l'Eglise arrivée en sa pleine transparence. Les voix et les tonnerres, les sept lampes et les sept Esprits de Dieu : la plénitude de la Pentecôte. La mer cristalline et les quatre Vivants : le cosmos dans la gloire divine. Tout l'univers racheté chante la sainteté de Celui qui était, qui est et qui vient : « C'est toi qui créas toutes choses, tu as voulu qu'elles soient, et elles furent créées. » L'adoration est un thème fondamental de l'Apocalypse, moins l'adoration de la Toute-Puissance que de l'Amour infini.

2. C'est l'Agneau de Dieu qui unit le ciel et la terre

Voici qu'apparaît, pour la première fois, le nom de l'Agneau, mais dès le début de l'Apocalypse il est présent, « Celui qui nous aime, qui nous a délivrés de nos péchés par son sang, qui a fait de nous un royaume, des prêtres pour Dieu son Père » (Ap 1, 5b-6). L'image de l'Agneau deviendra la plus fréquente à mesure que progresse la révélation.

L'Agneau est le cœur de l'eucharistie céleste et terrestre indissolublement une. Il est au cœur de notre retour à Dieu. « Il faut qu'il règne jusqu'à ce qu'il ait mis sous ses pieds tous ses ennemis et quand toutes

choses lui auront été soumises, alors le Fils lui-même sera soumis à Celui qui lui a tout soumis, pour que Dieu soit tout en tous » (1 Co 15, 25 et 28).

Tel est le sens de la scène où le livre est remis à l'Agneau qui seul peut en briser les sept sceaux, parce qu'il est, comme le dira Jean Paul II, en sa première encyclique déjà citée, « le centre du cosmos et de l'histoire ».

Ce qui est impossible à la créature est possible à l'Agneau. Il tient en ses mains la victoire. En lui se rejoignent le maximum de l'impuissance et de la tendresse, celle de l'Agneau cloué à la croix et le maximum de la toute-puissance, celle de l'amour trinitaire.

D'où l'admirable cantique : « Tu es digne de recevoir le livre et d'en rompre les sceaux, car tu fus immolé et tu as racheté pour Dieu, par ton sang, des hommes de toute tribu, langue, peuple et nation. »

3. Le symbolisme de l'Agneau renvoie à Jésus de Nazareth

L'image de l'Agneau déverse sa lumière sur toute la Bible. Image de l'exode. C'est en Jésus de Nazareth qu'elle s'accomplit, en Jésus doux et humble de cœur. « Il devait en tout point se faire semblable à ses frères, afin de devenir un grand prêtre miséricordieux en même temps qu'accrédité auprès de Dieu pour effacer les péchés du peuple. Car, puisqu'il a souffert l'épreuve lui-même, il est en mesure de porter secours à ceux qui sont éprouvés » (He 2, 17-18). « Il est à lui seul l'autel, le prêtre et la victime » (Préface V de Pâques).

Je termine cette première section en rappelant l'importance du jour du Seigneur. Déjà au temps de la Lettre aux Hébreux, le dimanche faisait question : « Ne désertons pas nos assemblées comme certains en ont pris l'habitude, mais encourageons-nous et cela d'autant plus que vous voyez s'approcher le Jour » (He 10, 25). Le dimanche signifie non seulement l'événement pascal, non seulement la présence actuelle du Seigneur, mais la parousie elle-même, c'est-à-dire son retour glorieux parmi nous, lorsque la création tout entière entrera dans la gloire de Dieu. Mais avant il faut passer par la Croix. C'est l'objet de la seconde section.

Deuxième section

LES ÉGLISES ET L'AGNEAU CRUCIFIÉ

(Ap 6 à 19)

On pourrait introduire cette section par une pensée de Léon Bloy : « On n'entre pas en paradis demain ou après-demain, ni dans dix ans, on y entre aujourd'hui quand on est pauvre et crucifié. »

Les Eglises n'ont d'autre cheminement que celui de Jésus-Christ, l'Agneau de Dieu. Saint Paul affirme que « si le Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est vide et vide aussi notre foi » (1 Co 15, 14), mais aussi : « J'ai décidé de ne rien savoir parmi vous que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié » (1 Co 2, 2).

Le mystère de la Croix s'origine en Dieu avant la création du monde. Il exige notre décision absolue. Il s'est réalisé sous Ponce Pilate et se prolonge dans les Eglises jusqu'à la fin des temps. Il est la norme de leur mise en question.

Ces trois points de vue de la providence, de la décision et de la réalisation se trouvent exposés dans les trois septénaires de l'Apocalypse, d'où les trois chapitres de cette section :

- I. Le septénaire des sceaux (Ap 6 et 7)
- II. Le septénaire des trompettes (Ap 8 à 15)
- III. Le septénaire des coupes (Ap 16 à 19)

I.

LE SEPTÉNAIRE DES SCEAUX

(Ap 6 et 7)

« Qui est digne d'ouvrir le livre et d'en rompre les sceaux ? Nul dans le ciel, sur la terre ni sous la terre n'avait pouvoir d'ouvrir le livre ni d'y jeter les yeux » (Ap 5, 2-7). Aucune créature n'en est capable, mais seul l'Agneau. C'est donc que le septénaire des sceaux se situe au cœur du

mystère de la Trinité et de l'Incarnation. Le septénaire des sceaux dépasse le mystère de la causalité créatrice, il entre dans celui des relations trinitaires.

1. L'ouverture des sceaux (Ap 6)

Lorsque l'Agneau ouvre le premier sceau, c'est lui-même qui apparaît sous la ressemblance d'un cavalier blanc qui part en vainqueur pour vaincre (Ap 6, 2). Nous le retrouvons au moment de la victoire finale (Ap 19, 11). L'Agneau de Dieu sera donc présent dans tout le temps qui va de l'Ascension à la parousie, c'est-à-dire, comme nous le verrons, du début à la fin des mille ans. « Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin des temps » (Mt 28, 20).

Les deuxième, troisième et quatrième sceaux annoncent les malheurs cosmiques et historiques qui se répètent à travers les siècles : guerres, famines, pestes et même inflation des prix.

L'ouverture du cinquième sceau révèle le thème profond de l'Apocalypse, le témoignage des martyrs, leurs cris d'angoisse : « jusques à quand tarderas-tu à faire justice, et à venger notre sang sur les habitants de la terre ? » Les martyrs sont alors invités à se revêtir de la patience de l'Agneau qui vit en eux, à rendre le même témoignage, jusque soit complet le nombre de leurs frères qui doivent être mis à mort comme eux.

Le sixième sceau annonce le grand jour de la colère de Dieu et le septième, le septénaire des trompettes. Les septénaires s'emboîtent et se superposent (Ap 8, 1).

2. Difficultés

Revenons à la vengeance et à la colère divines. Dieu est-il l'auteur du mal ? Se comporte-t-il comme un despote oriental ? Beaucoup achoppent sur de telles représentations de Dieu qui se trouvent dans l'Ancien mais aussi dans le Nouveau Testament. Reprenons encore ce problème. Il faut se souvenir que la notion de Dieu a évolué profondément à travers toute la Bible. La langue hébraïque et la langue grecque ne soulignent

pas toujours la distinction entre le pécheur et le péché, entre aimer le pécheur et haïr le péché. Pour sortir d'une telle confusion, regardons Jésus dans sa vie plutôt que scruter les Ecritures. Interroge l'Epoux plutôt que le professeur, disait saint Bonaventure.

L'Apocalypse met au centre de la vision chrétienne l'Agneau de Dieu qui meurt sur la Croix par amour des pécheurs. Dieu se met au cœur de nos malheurs, il prend sur lui les péchés du monde. Il offre son pardon à tous comme le Père de l'enfant prodigue sans demander de compte.

La réponse au problème du pécheur et du péché dépend moins d'une réflexion sur la toute-puissance créatrice que d'une réflexion sur l'amour trinitaire. Tout procède d'un mouvement d'amour pour les créatures hors de toute justice vindicative.

Comment Dieu tout-puissant peut-il admettre le refus d'amour ? Quelle autre réponse que l'existence de créatures libres que Dieu ne cesse d'aimer en tant que libres, même si elles sont rebelles ?

Comment concevoir l'obstination du pécheur, *der Geist der stets verneint* ? N'est-ce pas que Dieu crée si librement qu'il laisse la créature se décider elle-même ? Ce n'est pas la causalité qui intéresse Dieu, mais sa relation à notre liberté.

Aussi le péché se caractérise-t-il moins par le désordre qu'il installe dans le pécheur que par sa rupture d'amitié avec Dieu. Il atteint Dieu dans son cœur de Père. Tout le reste est secondaire. Le péché n'atteint pas la toute-puissance de Dieu mais son amour miséricordieux. Les damnés ne restent damnés que parce qu'ils le veulent. Le pouvoir de néantiser la causalité divine est le propre exclusif de la créature tirée du néant. C'est l'amour que Dieu désire et non le pouvoir.

3. La vision de l'Eglise (Ap 7)

La fin du chapitre sixième laisse entrevoir la victoire du cavalier blanc. Le chapitre septième donne une réponse à l'angoisse des martyrs. Le même mouvement se répète à travers toute l'Apocalypse, le passage des fléaux au bonheur du ciel (Ap 14, 1-5). Le grain qui meurt conditionne la moisson.

Ap 7, 2-3 Au temps des semailles et de la croissance, les élus sont marqués du sceau de Dieu. L'horizon de la terre, de la mer et des arbres, le cosmos habitable, reste présent : « Gardez-vous de nuire à la terre, à la mer et aux arbres avant que nous ayons marqué du sceau de Dieu le front des serviteurs de notre Dieu » (Ap 7, 3). La création subsiste en raison du nombre des élus. Telle est sa finalité, le sens de son évolution. Seule l'Incarnation miséricordieuse illumine notre devenir.

Ap 7, 4-8 Jean entend la voix de ceux qui étaient marqués du sceau de Dieu, les cent quarante-quatre mille. Ne pouvons-nous y reconnaître l'Eglise sacramentelle des baptisés ? Le levain et le sel de la terre ? Le nouvel Israël ? Un peuple de Dieu visible sur cette terre ?

Ap 7, 9-12 Jean vit une foule que personne ne pouvait démembrer, peuple de Dieu de toutes nations, tribus, peuples et langues. Ne serait-ce pas cette immense partie de l'humanité, toute aimée de Dieu, qui s'achemine vers l'Eglise, comme ces hommes et femmes non juifs dont Jésus fit tant d'éloges ? Tous se tiennent devant le trône de Dieu et de l'Agneau, tous conduits vers les sources d'eaux vives. Tous célèbrent leur délivrance, le nouvel exode.

Ap 7, 13-17 D'où viennent-ils ? Ils viennent de la grande épreuve, particulièrement celle du martyre. Ils ont lavé leurs robes et les ont blanchies dans le sang de l'Agneau. Ils rendent à Dieu un culte jour et nuit dans le temple de Dieu, abrités sous sa tente.

Qu'est-ce que cela signifie sinon la Trinité nommée, comme dans toute l'Apocalypse, sous les noms de Dieu, d'Agneau et des sources d'eaux vives ?

En toutes ces descriptions, il faut remarquer le passage subit des verbes du passé au futur. Jean voit à la fois le passé et le futur dans le présent. Tout est déjà dans la Trinité et pas encore.

Le septénaire commençait par le cavalier blanc ; au sixième sceau, l'Epouse est tout de blanc revêtue et ne fait plus qu'un avec son Epoux. « Le salut est donné par notre Dieu, lui qui siège sur le trône et par l'Agneau. »

II.

LE SEPTÉNAIRE DES TROMPETTES

(Ap 8 à 15)

Le septénaire des sceaux décrit l'ordre providentiel. Toute l'histoire du monde tire sa raison d'être de l'Agneau de Dieu qui nous conduit à son Père dans l'Esprit. Le septénaire des trompettes passe de l'ordre de la providence à la stratégie qui conduit à la victoire de l'Agneau. Il annonce, avertit, exige la décision de suivre l'Agneau, à lui rendre témoignage jusqu'à la mort. Trompettes de la persévérance finale.

Aussi est-ce dans ce septénaire que l'on peut lire la deuxième béatitude de l'Apocalypse : « Heureux dès à présent ceux qui sont morts dans le Seigneur. Oui, dit l'Esprit, qu'ils se reposent de leurs labeurs, car leurs œuvres les suivent » (Ap 14, 13).

Ce long septénaire peut se diviser en trois parties :

- A. Les trompettes avertissent de la situation, trois malheurs (Ap 8 et 9)
- B. Les Eglises face à l'Antichrist (Ap 10 à 13)
- C. Annonce de la victoire du Christ sur l'Antichrist (Ap 14 à 15)

A. Les trompettes avertissent de la situation (Ap 8 et 9)

1. La prière des saints (Ap 8, 1-5)

« Quand l'Agneau ouvrit le septième sceau, il se fit dans le ciel un silence d'environ une demi-heure » (Ap 8, 1). Le moment pour les Eglises et pour chacun de nous de réfléchir dans la prière. Attitude nécessaire avant d'aborder les épreuves de ce monde. Une prière comme celle de Jésus au jardin des Oliviers. La prière n'a pas pour but de changer le dessein de Dieu, mais de nous transformer nous-mêmes à travers tout ce qui nous arrive, de persévérer dans la foi à travers les fléaux. Cri de notre misère et réponse à la gratuité de la miséricorde divine. Tel est l'encens de notre retour à Dieu par Jésus dans son Esprit (Ap 8, 2-4). Notre prière est pourtant efficace sur les événements qui n'existeraient pas sans la prière de Jésus et, en lui, de la nôtre. La prière des saints va provoquer l'ébranlement de l'histoire (Ap 8, 5).

2. *Ce qu'annoncent les six premières trompettes* (Ap 8, 6 à 9, 19)

Ap 8, 6-13 Les quatre premières trompettes sonnent l'annonce de fléaux cosmiques qui frappent tout le monde. Comment se fait-il qu'il en soit ainsi alors que Dieu affirmait, après chaque jour de la création, que tout ce qu'il avait fait était bon, très bon ? Fameuse question. Le monde originel était-il autre que celui de l'évolution ? Qu'aurait été l'histoire de l'homme sans le péché de l'homme ? En tout cas, nous chantons durant la nuit pascale l'heureuse faute qui nous valut un tel Rédempteur.

Lorsque les quatre premières trompettes ont sonné, un ange annonce d'une voix forte : « Malheur, malheur, malheur aux habitants de la terre. »

Ap 9, 1-19 Lorsque Jean entend sonner la cinquième trompette, il vit une étoile précipitée du ciel sur la terre à laquelle est donnée la clé de l'abîme. Celui-ci s'ouvre pour laisser sortir des sauterelles qui se répandent sur la terre. Ces sauterelles ne sont pas des phénomènes naturels, mais des puissances infernales qui ont à leur tête, comme roi, l'ange de l'abîme. Comment ne pas penser aux idéologies qui pervertissent l'humanité et qui conduisent toutes à l'arsenal effrayant de nos armements ? Représentations qu'il faut dépasser vers leurs significations. Avec les sauterelles le premier « malheur » est passé (Ap 9, 12).

La sixième trompette sonne justement les conséquences de cette multitude de sauterelles : les hécatombes de morts dues aux conflits perpétuels qui ravagent notre monde et dont notre temps est un exemple qui rend croyable l'Apocalypse ! En tout cas, le problème politique met en question des Eglises dont l'homme est la route première et fondamentale.

3. *Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu*

Ap 9, 20-21 « Quant au reste des hommes, ceux qui n'étaient pas morts sous le coup des fléaux, ils ne se repentirent pas des œuvres de leurs mains, ils continuèrent à adorer les démons, les idoles d'or ou d'argent, de bronze, de pierre ou de bois, qui ne peuvent ni voir, ni entendre, ni marcher. Ils ne se repentirent pas de leurs meurtres ni de leurs sortilèges, de leurs débauches ni de leurs vols. »

Les guerres avertissent les Eglises de ne jamais s'identifier aux pouvoirs de ce monde. Jésus a refusé tout messianisme temporel, mais il a reconnu la légitimité des pouvoirs. D'où l'ambiguïté de la situation des Eglises, elles-mêmes communautés dans ce monde.

Le temps des martyrs présentait une tentation subtile. Il suffit de renvoyer aux actes de saint Justin et de ses compagnons. Il était si facile pour eux d'échapper à la mort : « Avant tout, soumets-toi aux dieux et obéis aux empereurs. » Un peu d'encens aux dieux et les voilà sauvés ! Tentation perpétuelle des Eglises, s'identifier aux Etats ou se muer elles-mêmes en Etat. Toute l'histoire de l'Eglise est pleine de telles confusions. Jésus, en distinguant ce qui revient à César et à Dieu, prophétisait quel devait être le cheminement des Eglises : ne jamais se confondre avec une puissance temporelle.

Non pas qu'il s'agisse, pour les Eglises, de se rendre étrangères aux puissances de ce monde, mais de ne jamais compter sur la contrainte pour accomplir leur mission. La foi chrétienne ne se confond avec aucune culture, mais proclame aux captifs la libération, aux aveugles le retour à la vue, elle annonce la Bonne Nouvelle aux pauvres (Lc 4, 18-20). Non pas la libération par la lutte des classes ou par le capital, mais par le Saint-Esprit.

B. Les Eglises face à l'Antichrist (Ap 10 à 13)

On verra d'une part ce qui concerne le témoignage des Eglises, et d'autre part la contre-offensive de l'Antichrist :

B 1. Le témoignage des Eglises (Ap 10 et 11)

B 2. La contre-offensive de l'Antichrist (Ap 12 et 13)

B 1. Le témoignage des Eglises (Ap 10-11)

Saint Paul écrivait aux Thessaloniens de ne pas perdre la tête à propos de l'Antichrist, l'Homme de l'impiété, le Fils de la perdition, ils savent bien que le mystère de l'impiété est déjà à l'œuvre. Il suffirait d'écartier celui qui le retient à présent pour qu'il se manifeste (2 Th 2, 1-12). Qu'est-ce qui le retient ? Il semble que c'est le témoignage de l'Eglise : « La Puissance de la mort n'aura pas de force contre elle » (Mt 16, 18b).

1. *Le petit livre* (Ap 10)

Ap 10, 1-8 Un ange, sans doute une image de Dieu lui-même, tel le soleil qui rayonne sur l'univers, la mer, la terre et le ciel. Comme la voix de sept tonnerres, plénitude de la Parole. Et pourtant si intime à Jean qu'il lui confie un secret pour lui et lui ordonne de prophétiser à nouveau sur des peuples, des nations, des langues et des rois en grand nombre. L'Apocalypse est le livre de tous les temps.

Ap 10, 9-11 Jean reçoit un petit livre, message particulier donné aux ministres et aux prophètes. Un petit livre qu'il doit manger et qui sera doux dans sa bouche et amer dans ses entrailles. Pas de ministère sans l'intériorisation du message. Douceur de miel dans l'espérance et amertume dans l'exécution.

Jésus lui-même a connu l'expérience du petit livre. « A l'instant même, il exulte sous l'action de l'Esprit-Saint et dit : " Je te loue, Père, Seigneur du ciel et de la terre, d'avoir caché cela aux sages et aux intelligents et de l'avoir révélé aux tout petits " » (Lc 10, 21). Et aussi : « Père, si tu veux, écarte de moi cette coupe » (Lc 22, 42).

2. *Les deux témoins* (Ap 11, 1-13)

Ap 11, 1-2 Jean reçoit un roseau pour mesurer l'espace du temple nouveau et l'autel de ceux qui adorent Dieu en laissant de côté le parvis extérieur. Il s'agit de la fin de la Jérusalem terrestre et l'avènement de la Jérusalem céleste. Les lettres aux sept Eglises insistent sur la séparation des vrais juifs de ceux qui ne le sont pas.

Dans cette distinction du temple et du parvis, il ne s'agit plus de la séparation entre César et Dieu, mais entre le monde qui rejette le message chrétien et le monde qui l'accepte. Il s'agit d'une coupure sans compromission avec le mal, mais non avec les hommes, tous pécheurs que nous sommes. Les Eglises doivent s'ouvrir au monde sans l'accepter tel qu'il est.

Ap 11, 3-13 Voici deux témoins chargés de prophétiser comme il l'était demandé à Jean : « Il te faut prophétiser sur des peuples, des nations, des langues et des rois en grand nombre » (Ap 10, 11). Ces deux témoins

ont la même mission que Jean, porter la Bonne Nouvelle. Mais qui sont-ils ? Tous les prédicateurs de l'Evangile à la manière d'Elie et de Moïse, de Pierre et de Paul. Ils vivent, meurent et ressuscitent. Tantôt leur prédication remporte de merveilleux succès, tantôt elle tombe dans le vide. N'en fut-il pas ainsi dans la vie de Jésus ?

L'Eglise est à l'image de Jésus qui vécut tranquille à Nazareth, connut le succès au début de son ministère et la crucifixion à la fin. Ainsi l'Eglise traverse des états différents. Selon l'Apocalypse, le temps de la persécution n'est pas continu. Elle le compare au temps d'Antiochus Epiphane qui a persécuté Jérusalem trois ans et demi, (quarante-deux mois, mille deux cent soixante jours). Lorsque l'on vit Jésus mort sur la Croix, on crut que c'en était fini avec lui. Le Crucifié est ressuscité.

L'Eglise, elle aussi, peut apparaître comme un phénomène passager dont on prédit la fin prochaine. Pourtant elle est là, sans cesse morte et vivante, ignorée et appelée, méprisée et glorifiée. Elle est là avec ses ministres et ses prophètes, avec ses savants et ses humbles pèlerins. Rocher à contre-courant et levain d'avenir. On lui reproche à la fois son inertie et ses changements. Son secret est celui de l'Esprit : elle dépasse les contradictions.

La crise de l'Eglise, comme celle que nous vivons à l'heure actuelle, peut se comparer au temps de Sodome et d'Egypte, à celui de la crucifixion de Jésus (Ap 11, 8), au Samedi saint, mais demain, c'est de nouveau Pâques.

3. *Les crises, préludes de merveilleux renouveaux* (Ap 11, 14-19)

Au moment où l'Apocalypse annonce la fin du deuxième malheur et l'imminence du troisième (Ap 11, 14), la septième trompette sonne un cantique de victoire comme si la parousie était là. « Nous te rendons grâce, Seigneur, Dieu tout-puissant, qui es et qui étais, car tu as exercé ta grande puissance et tu as établi ton règne » (Ap 11, 17). Le troisième malheur se prépare, celui de la chute de Babylone (de Rome), l'Apocalypse ne parle déjà plus de Dieu comme celui qui vient, mais comme celui qui a mis un terme à l'histoire, celui à qui la victoire appartient depuis toujours. Et telle est bien aussi la foi chrétienne « qui est une manière de posséder déjà ce qu'on espère et un moyen de connaître des réalités qu'on ne voit pas » (He 11, 1).

B 2. La contre-offensive de l'Antichrist (Ap 12-13)

Jean recourt à des représentations qu'il tire de la Genèse et de l'Exode pour éclairer l'assaut de Satan contre l'Eglise et il s'inspire des plaies d'Egypte lors de l'exode.

« Le Seigneur dit au serpent : " Je mettrai l'hostilité entre toi et la femme, entre ta descendance et sa descendance. Celle-ci te meurtrira la tête, tu la meurtriras au talon " » (Gn 3, 15). Quant aux plaies d'Egypte, elles forment un tout repris de l'Exode (Ex 7, 8 à 11, 10).

1. La femme (Ap 12, 1-6.13-18)

« Un grand signe apparut dans le ciel : une femme vêtue du soleil, la lune sous ses pieds et sur sa tête une couronne de douze étoiles. Elle était enceinte et criait dans le travail de l'enfantement. Elle mit au monde un fils, un enfant mâle. C'est lui qui doit mener paître toutes les nations avec une verge de fer. Et son enfant fut enlevé auprès de Dieu. La femme s'enfuit au désert pour y être nourrie mille deux cent soixante jours. »

Qui est cette femme ? Ne sommes-nous pas en présence de deux images en surimpression ? D'une part, la mère de Jésus, cet enfant mâle enlevé dans le ciel le jour de l'Ascension, et Marie qui a souffert au pied de la Croix une douleur d'enfantement ? Mais n'est-ce pas aussi bien l'Eglise, en particulier celle de Jérusalem avant l'arrivée des troupes romaines de Titus ? Le deuxième Concile du Vatican dira de Marie qu'elle est la figure de l'Eglise au point que l'on ne peut séparer l'une de l'autre.

2. La défaite du Dragon (Ap 12, 3-18)

Un autre signe apparaît entre ciel et terre, le grand dragon avec ses sept têtes couronnées de diadèmes et avec ses dix cornes, l'antique serpent, le séducteur du monde entier et qui vint tenter Jésus. Cette superbe créature humiliée par Michel fut précipitée du ciel avec la troupe de ses anges.

La victoire de Michel annonce celle de l'Eglise qui vaincra aussi grâce à la puissance de Dieu et de l'autorité de son Christ. On entend le chant

des martyrs qui ont vaincu le Dragon. « ils l'ont vaincu par le sang de l'Agneau et par la parole dont ils ont rendu témoignage : ils n'ont pas aimé leur vie jusqu'à craindre la mort. C'est pourquoi soyez dans la joie, vous les cieux et vous qui y avez votre demeure » (Ap 12, 11-12). Toutefois, ce n'est pas encore la fin.

La femme s'est enfuie au désert, allusion peut-être aux chrétiens qui ont quitté Jérusalem au moment où les Romains allaient y pénétrer. Le serpent vomit comme un fleuve derrière la femme pour la faire emporter par les flots. La terre vint au secours de la femme, elle s'ouvrit et engloutit le fleuve vomi par le dragon. Allusion sans doute aux méchants qui se détruisent entre eux ou à des calamités qui distraient les persécuteurs de leur lutte antichrétienne. Le Dragon ne se repose jamais et porte le combat contre les descendants de la femme.

3. *Les deux bêtes* (Ap 13)

Ap 13, 1-10 Jean voit monter de la mer une bête qui représente l'empire romain avec ses crises et ses réveils. Lui aussi, comme les deux témoins de l'Eglise, est blessé à mort et revient à la vie.

César prétend à l'adoration, il fait la guerre aux saints qui n'adorent que Dieu seul. Inscrits au livre de l'Agneau immolé, les martyrs, grâce suprême, versent leur sang pour Jésus.

Ap 13, 11-18 Jean voit monter de la terre, de l'Orient, une seconde bête qui se met au service de la première. Elle a l'apparence d'un agneau et tient le langage du Dragon, celui du mensonge, de la négation de Dieu, celui qui s'oppose à la révélation de Jésus-Christ. Elle séduit les habitants de la terre en accomplissant de grands prodiges qui font oublier l'œuvre de Dieu. Cette bête appuie la première en dénonçant ceux qui sont rebelles aux idéologies. On ira jusqu'à mettre à mort et empêcher d'acheter et de vendre ceux qui ne portent pas la marque, le nom, le chiffre de César, on dirait aujourd'hui du parti. La situation décrite par l'Apocalypse a-t-elle tellement changée aujourd'hui ?

Le Dragon se cache derrière les deux bêtes. Il se sert des Etats et des cultures en les inspirant de ce qu'il est lui-même, le refus de Dieu, *der Geist der stets verneint*.

C. Annonce de la victoire du Christ (Ap 14-15)

Nous arrivons à la conclusion du septénaire des trompettes, caractérisé par la deuxième béatitude : « Heureux dès à présent ceux qui meurent dans le Seigneur. Oui, dit l'Esprit, qu'ils se reposent de leurs labeurs, car leurs œuvres les suivent » (Ap 14, 13). Les trompettes nous appellent à la décision : suivre le Christ crucifié dans la perspective de sa résurrection. L'Apocalypse n'est pas doloriste.

D'autre part, si la décision de foi est d'abord personnelle, s'il appartient à chaque homme de se ranger librement du côté du Christ ou de celui des idoles, l'Apocalypse, comme l'épître aux Romains (Rm 9, 14-17), se place au point de vue des collectivités. Il ne s'agit pas de juger personnellement Pharaon, mais de signifier que son obstination contribue à la réalisation du dessein de Dieu. La vengeance et la colère de Dieu portent sur des systèmes d'orgueil sans juger la conscience des persécuteurs. Jésus éclaire l'Apocalypse par sa dernière parole sur la Croix : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font » (Lc 23, 34). Encore une fois, la vengeance et la colère de Dieu surgissent au moment où l'homme ferme sa fenêtre au soleil. Elles ne sont donc pas l'effet du soleil, mais bien du mouvement qui ferme la fenêtre.

1. *Comme si c'était déjà fait*

Ap 14, 1-13 A la fin du septénaire des sceaux, Jean nous faisait entrevoir le triomphe de l'Eglise (Ap 7). Il revient à la même vision à la fin du septénaire des trompettes (Ap 14, 1-13) comme il y reviendra encore à la fin du septénaire des coupes (Ap 19). C'est dire que sa vision se construit toujours en représentations surimprimées, ce qui donne à son livre un rythme d'une mystérieuse poésie, grâce à un entrelacs de verbes aux temps variables.

Nous voilà transportés au ciel comme au chapitre quatrième de l'Apocalypse. L'Agneau est debout au milieu de la même assemblée qui chante le cantique nouveau. Une note nouvelle : Nul ne pouvait entendre ce cantique sinon ceux qui « ne se sont pas souillés avec des femmes, car ils sont vierges, ils suivent l'Agneau partout où il va. Ils ont été rachetés d'entre les hommes comme prémices pour Dieu et pour

l'Agneau ». Par vierges, entendons ceux qui ne se sont pas compromis avec l'idolâtrie et qui ont résisté au monde pervers.

Jean entend proclamer « un Evangile éternel » : la victoire finale du bien sur le mal. « Elle est tombée, elle est tombée Babylone la grande, elle qui a abreuvé toutes les nations du vin de sa fureur de prostitution. »

2. *L'heure de la moisson*

Ap 14,14-20 Vision de béatitude. Toujours la parousie en surimpression. Le Fils de l'homme tient dans sa main les Eglises mais aussi une faucille aiguisée. Elle est jetée comme si le jugement final avait lieu. Mais ce n'est pas encore la fin. Nous sommes toujours au temps de l'exode. L'Eglise n'est jamais installée et pourtant elle célèbre déjà le cantique de Moïse, celui de la première résurrection comme nous le verrons dans la troisième section.

3. *Le cantique de Moïse et de l'Agneau*

Ap 15 Certitude de victoire qui éclate dans les merveilles du Seigneur. Dieu écrit droit avec des lignes courbes. Toutes les nations païennes viennent se prosterner devant l'Agneau. Certitude de l'espérance donnée au temps de l'épreuve. Saint Paul de s'écrier : « Je sais en qui j'ai cru. La puissance de Dieu donne toute sa mesure dans la faiblesse. »

Debout sur une mer de cristal, les vainqueurs de la bête, de son image et du chiffre de son nom, chantent le cantique de Moïse. Libération du pays de servitude, cantique de l'Agneau qui nous a rachetés du péché. Toutes les nations de la terre accourent adorer le Seigneur : Victory day. Il reste encore la liquidation de la victoire.

Brusquement, nous sommes rappelés sur la terre par l'imminence du septénaire des coupes d'or de la colère de Dieu. Mais ici encore Jean souligne que Dieu est déjà vainqueur par la gloire qui rayonne comme au temps de l'exode et de la consécration du temple.

III.

LE SEPTÉNAIRE DES COUPES

(Ap 16 à 19)

L'Agneau en ouvrant les sceaux dévoile la Providence divine ; les trompettes nous avertissent qu'il s'agit de nous décider pour ou contre l'Agneau ; les coupes nous jettent dans la réalisation du salut à travers la croix. Rappelons que les septénaires n'impliquent pas de succession chronologique ni entre eux ni en eux-mêmes. Ils sont des ensembles en surimpression. Ils s'appliquent à tous les temps, ils sont signes de tous les temps.

L'Apocalypse a été écrite sur un fond historique en référence à des événements passés comme la chute de Babylone et la fin du royaume d'Antiochus Epiphane. L'Apocalypse prédit la chute de Rome persécutrice des chrétiens à l'époque de Domitien et probablement déjà à l'époque de Néron. Elle est en tout cas le livre prophétique de la caducité de toutes les puissances terrestres, mais aussi le livre mystique qui prolonge le Cantique des Cantiques comme nous le verrons dans la troisième section.

Le septénaire des coupes, celui de l'écroulement de la grande prostituée, entretient la fidélité et l'espérance du début à la fin : « Heureux celui qui veille et garde ses vêtements blancs pour ne pas aller nu et laisser voir sa honte » (Ap 16, 15). « Heureux ceux qui sont invités au festin des noces de l'Agneau » (Ap 19, 9). Et d'insister : ce sont les paroles mêmes de Dieu.

1. Dieu se souvient de Babylone la grande

Ap 16 Comme déjà dit, la colère de Dieu prête à éclater, n'existe pas en Dieu mais dans ceux qui refusent Dieu. La colère n'a pas plus de réalité en Dieu que le fini n'a de réalité dans l'infini. Dieu apparaît dans sa présence éternelle qui laisse à ceux qui le refusent les conséquences de leurs refus.

Les cinq premières coupes apportent peu de neuf, ce sont les sixième et septième qui importent. Jean voit surgir une sorte de trinité diabolique formée de trois bouches, celle du Dragon origine de celle de la bête

et de celle du faux prophète par lesquelles le Dragon projette trois esprits, tels des grenouilles, qui vont rassembler les rois du monde entier en un lieu que l'Apocalypse appelle Harmaguédôn.

Quelle ironie que ces grenouilles et que ce nom Harmaguédôn, lieu où Pharaon Nékaou a été battu et tué par Israël ! Déjà l'empire romain persécuteur est vaincu par la foi des martyrs. La Rome idolâtre va s'écrouler comme toutes les nations qui s'opposeront à l'Agneau.

Oui, c'en est fait. Jean voit disparaître la grande cité et les cités des nations. Le souffle de Dieu anéantit les îles et les montagnes en un clin d'œil.

2. La beauté du diable

Ap 17 Après avoir donné à Rome le nom de Babylone, Jean lui donne celui de grande prostituée. Il l'oppose à la femme du chapitre douzième.

Pour connaître cette femme, Jean est transporté au désert. Il faut prendre de la distance avec le monde ambigu pour la connaître : être seul devant le Seul, comme disaient les moines du désert.

O beauté de cette femme ! Vêtue de pourpre, étincelante d'or, de pierres précieuses et de perles. Le Dragon veut être semblable à Dieu, la femme y prétend aussi. Elle tient la coupe d'or pour l'offrir à ses adorateurs. Oh que c'est symbolique !

Elle ne saurait supporter le refus d'être adorée. Elle est ivre du sang des saints et du sang des témoins de Jésus. Les martyrs refusent la coupe d'or, pleine des souillures de sa prostitution qu'elle offre à ses adorateurs.

Le mystère de la femme se confond avec le mystère de Rome idolâtre, mais l'Agneau vaincra. Ce qui est inspiré par Satan est précaire.

3. La chute de Babylone

Ap 18 La haine qui anime les uns contre les autres les serviteurs de l'Antichrist explique leur autodestruction. Elle est le ver dans la pomme. Rome, la grande prostituée qui domine les rois de la terre, sera mise

à nu par ces mêmes rois. La justice punitive résulte des ténèbres issues de la haine qui refuse Dieu comme la nuit de ma chambre quand j'éteins la lumière.

La grande Babylone est tombée parce qu'elle est devenue la demeure des démons, le repaire de tous les esprits impurs. Elle abreuvait les nations du vin de sa fureur idolâtrique et immorale. Ses péchés se sont accumulés jusqu'au ciel. Le vase est trop plein. Les exploités rendront le double aux exploités en un seul jour ! Comme Daniel annonçait la chute de Babylone, Jean prédit celle de Rome persécutrice.

Le cœur de Jean s'émeut. Il semble rendre hommage à une civilisation éclatante mais dénaturée par le péché. Comment ne pas sentir son émotion lorsqu'il écrit : « Le chant des joueurs de harpe et des musiciens, des joueurs de flûte et de trompette, on ne les entendra plus chez toi. Aucun artisan d'aucun art ne se trouvera plus chez toi. Et le bruit de la meule, on ne l'entendra plus chez toi. La lumière de la lampe ne luira plus chez toi. La voix du jeune époux et de sa compagne, on ne l'entendra plus chez toi. »

Parce qu'on a tué chez toi, les prophètes et les saints.

On le voit, l'Apocalypse ne condamne pas l'activité créatrice. L'homme est appelé à construire le monde, selon que Dieu le lui demande dans la Genèse. Par là il est la route première et fondamentale de l'Eglise. Pas de message chrétien hors de l'humanisation de l'homme.

LA CONCLUSION DES SEPTÉNAIRES

Le chapitre dix-neuvième de l'Apocalypse donne la conclusion des septénaires.

Ap 19, 1-9 Elles sont venues les noces de l'Agneau. Pour lui son épouse s'est faite belle à travers les souffrances de la Croix. Elle a revêtu sa parure.

Jean entend le bruit d'une foule immense dans le ciel : Alléluia ! Chant de triomphe, la grande prostituée est jugée. Alléluia ! Jubilation universelle des Eglises invitées aux noces de l'Agneau. Alléluia ! Son épouse s'est faite belle à travers les épreuves, toute revêtue de lin d'une blancheur éclatante. Vision d'éternelle félicité. Comme si la parousie avait eu lieu.

Ap 19, 10 Jean éprouve une telle admiration de ce qu'il avait appris de l'ange envoyé par Jésus-Christ qu'il se prosterne à ses pieds pour l'adorer. « Garde-toi de le faire ! Je suis un compagnon de service pour toi et pour tes frères qui gardent le témoignage de Jésus. » Scène qui se renouvellera et dont je reparlerai et qui montre bien que l'ange signifie un être réel et non un simple message de Dieu.

Ap 19, 11-16 Qui était donc ce cavalier blanc apparu à l'ouverture du premier sceau ? (Ap 6, 1-2) Au terme des septénaires son nom est révélé en plénitude comme nous avons déjà eu l'occasion de le remarquer à propos de la divinité de Jésus. Le voici au terme des coupes, à l'heure de la pleine réalisation du dessein de Dieu : il est le Verbe de Dieu, le vainqueur, le fidèle et véritable.

Ap 19, 17-21 Les septénaires se terminent par l'extermination de l'Antichrist et des deux bêtes, pseudo-trinité de l'orgueil qui prétend créer l'histoire à l'image de la créature.

Une difficulté se présente dont la solution éclaire celle des mille ans. Il s'agit de la capture des bêtes et de celle du Dragon. S'agit-il d'une première capture des deux bêtes (Ap 19, 17-21) puis chronologiquement après, d'une seconde capture, celle du Dragon ? (Ap 20, 7-10) De la réponse à cette question dépend l'interprétation des mille ans.

Saint Augustin, qui vivait au temps de la chute de Rome, a compris que l'Apocalypse a un sens plus profond que celui d'une simple histoire chronologique. Le temps de l'Eglise restera le même jusqu'à la parousie. La présence de l'Agneau aux Eglises est fondée sur la promesse : tous les jours jusqu'à la fin des temps (Mt 28, 20). Entre la capture des bêtes et celle du Dragon, il n'y a pas de distinction chronologique, pas plus qu'il n'a été question d'une arrivée chronologique du Dragon avant les bêtes (Ap 12 et 13). La vision de Jean est panoramique.

Pourtant, cette distinction entre les captures des bêtes avant celle du Dragon pourrait signifier que le combat final pourrait être de plus en plus virulent, de sorte que les élus eux-mêmes en auraient été bouleversés. Jésus se demandait s'il trouverait encore la foi quand il reviendrait. On pourrait penser que les fléaux matériels céderaient la place à des tentations de plus en plus spirituelles. L'Eglise n'aurait plus d'autre modèle que la maternité de la Vierge Marie, figure par excellence de l'épouse et de la mère.

Troisième section

LES EGLISES ET L'AGNEAU EUCHARISTIQUE

(Ap 20 à 22)

Dans les chapitres 1 à 5, l'Apocalypse nous présente la résurrection du Christ sur laquelle reposent les Eglises ; dans les chapitres 6 à 19, elle rappelle les souffrances et la mort par lesquelles les Eglises doivent passer à l'exemple de Jésus ; enfin, dans les chapitres 20 à 22, elle réunit la mort et la résurrection comme caractéristiques de la première résurrection des Eglises durant les mille ans où elles doivent manifester leur unité visible selon la prière de Jésus : qu'ils soient un, Père, comme nous sommes un, afin que le monde croie.

D'où les trois chapitres de cette dernière section :

- I. Les mille ans (Ap 20)
- II. La première résurrection, la Jérusalem messianique (Ap 21)
- III. L'Apocalypse, lieu de l'œcuménisme (Ap 22)

I

LES MILLE ANS

(Ap 20)

Deux points importants dans ce vingtième chapitre : Les mille ans et le livre de vie.

1. Les mille ans

Première interprétation : le millénarisme

Ap 20, 1-10 Question difficile. L'expression « mille ans » revient six fois dans ce paragraphe. Une interprétation dite millénariste est chronologique. Le temps qui se déroule de l'Ascension à la parousie comprendrait quatre périodes qui se suivent : 1. Le royaume de Dieu annoncé par Jésus, notre temps actuel. 2. Le retour du Christ qui régnerait mille ans avec les cent quarante-quatre mille ressuscités. 3. Le retour déchaîné de Satan contre l'Eglise. 4. L'anéantissement final et définitif de Satan précipité en enfer pour les siècles des siècles, c'est la parousie. Cette interprétation remonte au II^e siècle et se réclamait de saint Jean. L'Eglise l'a désapprouvée.

Au XII^e siècle Joachim de Flore inaugure une nouvelle interprétation millénariste qu'il fonde sur la Trinité. L'histoire se diviserait en trois époques : celle du Père où l'autorité appartient aux gens mariés, c'est l'Ancien Testament ; celle du Fils où l'autorité appartient au clergé en vertu du pouvoir que lui a remis le Christ, c'est l'époque de l'Eglise institutionnelle dont Joachim entrevoyait la fin vers 1260 ; enfin, l'époque des mille ans, celle du Saint-Esprit où l'autorité appartiendrait à tous les fidèles, chacun étant totalement animé par le Saint-Esprit, c'est la première résurrection, suivie de la parousie. Le saint moine n'a pas prévu où aboutirait sa nouveauté qui fait du Christ une personne inférieure à l'Esprit. D'une part, des croyants en viendront à mépriser l'institution ecclésiale : oui à l'Esprit mais non à l'Eglise dont ils ne voient plus que les erreurs historiques, ils n'aiment plus l'Eglise mais leurs petits groupes spirituels. D'autre part, les incroyants, issus du christianisme, substitueront leur raison à l'Esprit-Saint, la science à la foi, l'homme à Dieu.

Au XVI^e siècle, la gauche de la Réforme, comme les anabaptistes et les mennonites reviendront au millénarisme des quatre périodes. C'est encore le cas de nombreuses sectes actuelles.

Deuxième interprétation

Les mille ans signifient la première résurrection, le temps de l'Eglise qui va de l'Ascension à la parousie. Il n'y a pas deux retours du Christ comme le conçoit le millénarisme, ni une période de l'Esprit-Saint hors de celle qui a commencé à la Pentecôte.

Les septénaires montrent que le Christ reste l'Agneau de Dieu au cœur des épreuves de l'Eglise, que sa résurrection reste présente et agissante dans les Eglises. Les deux derniers chapitres de l'Apocalypse que nous allons méditer, identifient la première résurrection à la nouvelle Jérusalem qui descend du ciel d'auprès de Dieu, non point encore comme Jérusalem céleste, mais comme Jérusalem messianique. L'Esprit-Saint est réellement présent non point incarné comme le fut le Verbe dès sa conception en Marie, mais comme Souffle de Dieu dès la Pentecôte. Grâce au Souffle de l'Esprit l'Apocalypse s'écrie : « Heureux et saints ceux qui ont part à la première résurrection. Sur eux la seconde mort n'a pas d'emprise : ils seront prêtres de Dieu et du Christ et régneront pendant les mille ans. »

2. Le livre de vie

Ap 20, 11-15 La terre et le ciel s'enfuient sans laisser de traces. « Qui-conque ne fut pas trouvé dans le livre de vie, fut précipité dans l'étang de feu. » Nous voici à la fin des temps. Le livre de vie est ouvert, registre où demeurent inscrits le nom des élus, les vainqueurs de la foi, qui seuls entreront dans la Jérusalem céleste (Ap 21, 27).

Selon l'Apocalypse, tous les hommes sont inscrits dans le livre de vie. Le Christ est mort pour tous les hommes, mais pour y rester inscrits, ils doivent se décider pour le Christ. Sinon, leur nom est biffé. « Le nom du vainqueur qui porte des vêtements blancs, ne sera pas effacé du livre de vie » (Ap 3, 5). C'est donc à chacun de nous de choisir librement sa destinée, de répondre à l'invitation aux noces de l'Agneau. Nous ne

pouvons pas inscrire notre nom mais retirer notre inscription. Nul n'est précipité dans l'étang de feu ou présent au festin sans sa réponse à l'appel du Seigneur.

Une question se pose : si Dieu connaît dans son éternité les noms restés inscrits dans le livre de vie, comment échapper au dilemme de Sartre : si Dieu existe, je ne suis pas libre ; si je suis libre, Dieu n'existe pas ?

En ce domaine comme en celui de l'existence du mal dont j'ai dit un mot, les théologiens peuvent écarter certaines représentations, mais seul le Saint-Esprit nous rend capables d'accepter l'obscurité du mystère de l'iniquité et de l'omniscience de Dieu.

Faudra-t-il s'en tirer en refusant le problème ? Dieu, dira-t-on, est le Tout-Autre, il échappe à notre discours, le problème de Sartre n'a donc pas de sens. Cette position nous rappelle à juste titre la distance infinie entre Dieu et nous. Elle nous convie finalement au silence. Mais comment admettre que notre réalité est totalement séparée de celle de Dieu ; Dieu n'est-il pas plus intime à nous-mêmes que nous-mêmes ? Dire que Dieu est le Tout-Autre n'est-ce pas déjà contradictoire ? Comment parler de ce qui n'a aucun rapport avec nous, même pas un rapport d'existence ? Le nom de Dieu veut-il dire encore quelque chose ?

A l'opposé, on dira que Dieu au point de vue de la connaissance ne fait qu'un avec nous. Ce qui n'existe pas encore ne peut être connu ni par Dieu ni par nous : qu'est-ce que je déciderai dans vingt ans, est absolument inconnaissable aussi bien pour Dieu que pour nous. Rien n'est rien, donc hors de tout objet connaissable. Ma décision future échappe à Dieu comme à moi-même. En cela, Dieu est dans la même situation que nous. Cette explication nous rappelle que si Dieu nous a créés sans nous, il ne nous sauvera pas sans nous. Sans cesse l'Écriture nous en avertit : si vous revenez à moi, je reviendrai à vous, dit le Seigneur. C'est tout le problème de l'Alliance en tant que réciprocité entre Y H W H et Israël. Dieu se comporte comme un homme avec un homme. Mais comment admettre que Dieu attend notre avenir ? En ce cas l'Apocalypse n'aurait plus aucun sens. De plus, un Dieu ignorant est-il encore un Dieu ?

Essayons de dépasser ces deux premières attitudes. Et tout d'abord une remarque sur la langue hébraïque et nos langues. Prenons le mot

« prédestination » que nous lisons en Rm 8, 29-30 *proôrisen*, pré-destiné, *pro-ôrisen*, pre-destinavit. Nos langues ont un préfixe qui marque comme une anticipation temporelle pour autant que l'on puisse entendre ces préfixes. Delitzsch traduit « prédestiner » par le verbe hébreu *Q D M* qui n'a pas de préfixe. Pour les hébreux Dieu est présent à tous les temps moins en tant que connaissant que déversant sa miséricorde inlassablement comme le soleil. Nous retrouvons le verbe *Q D M* dans le psaume 21, 4 où il signifie le débordement continu de sa miséricorde. Aussi « prédestiner » pour Dieu, c'est toujours aimer le premier.

Si vous revenez à moi, je reviendrai à vous. Un tel paradoxe qui semble relier le retour de Dieu à celui de l'homme, ne doit pas s'entendre dans le sens d'une réciprocité temporelle. Nous devons rejeter toutes les représentations qui signifieraient que l'omniscience de Dieu serait **temporellement** antérieure à notre temps. C'est, semble-t-il, l'erreur des deux premières attitudes, la première considère Dieu et la création comme deux réalités séparées, la seconde comme une seule et même réalité du point de vue de la connaissance, un même devenir pour Dieu et pour nous. Nous répondrons à ces deux attitudes que Dieu n'est ni deux ni un avec la création. Ni un, parce que Dieu peut exister sans elle, ni deux parce que la création ne peut exister sans lui.

Dès lors, il faut placer notre liberté créée à l'intérieur de la liberté créée de Dieu. Nous sommes libres parce que Dieu est libre. Connaître éternellement ce que je ferai dans vingt ans, n'est pas une connaissance qui précède temporellement ce que je ferai, mais une connaissance qui rend possible ma liberté, comme la cause première rend possible la cause seconde. Mais entendons-nous bien. La causalité ne doit pas s'entendre dans un sens d'anticipation spatio-temporelle, mais dans le sens d'une relation simultanée de la cause et de l'effet.

Cette simultanété apparaît bien en Jésus. Comme Verbe de Dieu il est omniscient. Comme homme il doit attendre comme nous les événements qu'il ignore pour se décider librement.

Enfin, c'est en Jésus que nous comprenons la gravité du péché. Celui-ci consiste moins dans l'objet auquel il se rapporte, que dans le refus d'être aimé de Dieu. Il est l'effet de l'autosuffisance de la créature opposée à Jésus qui exprime, dans son humanité, les relations trinitaires : être aimé du Père et lui rendre son amour dans l'Esprit.

II.

LA PREMIÈRE RÉSURRECTION, LA JÉRUSALEM MESSIANIQUE (Ap 21)

Mon propos est de situer à l'intérieur des mille ans les chapitres vingt et un et vingt-deux de l'Apocalypse, centrés l'un et l'autre sur la première résurrection, mais incluant en surimpression la Jérusalem céleste. « La Jérusalem d'en haut est notre mère » (Ga 4, 26 ; Is 66 ; Ps 87). La terre dans le ciel et le ciel sur la terre est bien ce qu'il faut entendre par la première résurrection, entrelacs que signifie le temps des verbes qui entrecroisent passé, présent et futur.

Livre de l'extase dominicale, l'Apocalypse de Jésus-Christ culmine dans le culte eucharistique. L'Agneau de Dieu, Crucifié et Ressuscité pour nous, présent réellement dans le sacrifice sacramentel, est le sommet et la source de la vie éternelle dès ici-bas. Il inaugure la première résurrection par la manne qu'il distribue aux Eglises : « Je suis le pain vivant qui descend du ciel. Celui qui mangera de ce pain vivra pour l'éternité. Et le pain que je donnerai, c'est ma chair pour que le monde ait la vie. Mais la chair ne sert de rien, c'est l'Esprit qui vivifie » (Jn 6, 51 et 63).

L'Eucharistie est liée à l'Esprit-Saint parce que personne ne peut connaître l'Agneau de Dieu sans lui, ni le Père sans l'Agneau de Dieu. Nous sommes toujours renvoyés à la Sainte-Trinité. « C'est seulement par la conversion au Seigneur que le voile tombe. Car le Seigneur est l'Esprit, et là où est l'Esprit du Seigneur, là est aussi la liberté. Et nous tous qui, le visage dévoilé, reflétons la gloire du Seigneur, nous sommes transfigurés en cette même image, avec une gloire toujours plus grande, par le Seigneur qui est Esprit » (2 Co 3, 16-17). Telle est la première résurrection qui oriente, en les maintenant, les images scripturaires et sacramentelles vers leur signification trinitaire dans la foi de ce que nous sommes déjà sans être encore manifeste (1 Jn 3, 2).

1. Préparation et accomplissement

Ap 21, 1-10 « Je vis un ciel nouveau et une terre nouvelle, car le premier ciel et la première terre ont disparu et la mer n'est plus. » Nous sommes bien dans l'accomplissement final, à la parousie où converge

la première résurrection. Plus de mer, lieu des démons, les septénaires sont finis. Et pourtant, ce n'est pas fini. Jean voit descendre une Jérusalem nouvelle d'auprès de Dieu. Les verbes reviennent au futur : « Voici la demeure de Dieu avec les hommes. Il demeure avec eux. Ils seront ses peuples et lui sera leur Dieu qui est avec eux. Il essuiera toutes larmes de leurs yeux. » Puis nouvelle affirmation du Témoin fidèle : « Je suis l'Alpha et l'Oméga, le commencement et la fin. A celui qui a soif, je donnerai la source d'eau vive gratuitement. Le vainqueur recevra l'héritage, et je serai son Dieu et lui sera mon fils. »

La première résurrection prépare à l'accomplissement de ce qu'elle est déjà. Elle suscite le désir du ciel sur la terre et de la terre dans le ciel, désir sacramentellement réalisé dans le sacrifice eucharistique. **Réaliser le ciel sur la terre** : telle est la vocation profonde de la Jérusalem messianique en ce monde, espérance invincible au cœur des septénaires : paix aux hommes bien-aimés de Dieu. Construire la paix. **Mais aussi la terre dans le ciel** : impossible de construire une vraie paix ici-bas sans lever les yeux vers le ciel, vers notre béatitude trinitaire : gloire à Dieu dans les cieux.

2. La beauté de l'Eglise

Ap 21, 11-23 La beauté de l'Eglise provoque en nos cœurs un amour indéfectible, un amour jubilant, parce que fondé sur la foi. Il faut passer des représentations à leurs significations profondes, sinon on chavire. Contemplons la Jérusalem céleste qui descend d'en haut, toute brillante de la gloire de Dieu et cela comme en Jésus de Nazareth, sous des apparences d'anéantissement (Ph 2).

Voyons la Jérusalem messianique, l'Eglise ici-bas, comme Jean dans l'Apocalypse, une Eglise fondée sur la stabilité apostolique. Quelle imagination que cette cité cubique qu'aucun art ne peut peindre ! Remparts aux pierres précieuses, aux portes ouvertes de tous côtés : accueil universel. « Mais de temple, je n'en vis point dans la cité, car son temple, c'est le Seigneur tout-puissant ainsi que l'Agneau. La cité n'avait pas besoin ni du soleil, ni de la lune pour l'éclairer, car la gloire de Dieu l'illumine et son flambeau, c'est l'Agneau. »

Jean entrevoit la beauté de l'Eglise au temps même des septénaires. Percevoir en elle la sainteté, c'est regarder le vitrail du dedans de la

cathédrale et entendre en nos cœurs la musique des orgues. Mais il est bien vrai, hélas, que nous sommes portés trop souvent à voir l'Eglise du dehors, comme ceux qui regardaient le visage et le corps défigurés du Christ sur la Croix. Ils ne voyaient pas son cœur brûlant d'amour.

« De temple, je n'en vis point, son flambeau, c'est l'Agneau. » « L'heure vient, et maintenant elle est là, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ; tels sont les vrais adorateurs que cherche le Père » (Jn 4, 23). L'événement intérieur fait de l'institution ecclésiale une réalité sacramentelle dont le flambeau est l'Agneau. Le temple de l'Eglise est le Christ ressuscité : « Détruisez ce temple, et en trois jours je le relèverai. Il parlait du temple de son corps » (Jn 2, 18-22). En sa première résurrection l'Eglise est le corps du Christ, temple de Dieu en dépit des lézardes de nos péchés.

Vue de l'extérieur, historiquement, scientifiquement, l'Eglise ne révèle pas ce qu'elle est, Ainsi en fut-il pour Jésus de Nazareth : qui est cet homme ? N'est-il pas le fils de Joseph et de Marie ? Qu'est-ce que l'Eglise ? N'est-elle pas une institution humaine chargée d'erreurs, de fautes et de péchés ? Une religion comme les autres destinée à disparaître d'elle-même ?

La beauté incorruptible de l'Eglise est un objet de la foi, que la vie des saints rend crédible.

3. Le pèlerinage des nations

Ap 21, 24-27 Nous sommes bien au temps de l'Eglise en mission. Les nations marchent à sa lumière et les rois lui amènent leurs trésors. Ses portes restent ouvertes, le faste des cultures y pénètre sans idolâtrie. Toujours liée aux septénaires, elle suit le chemin du charpentier de Nazareth, du prophète de Galilée et porte la croix du Crucifié. L'homme est sa route première et fondamentale à travers ses grandeurs et ses misères.

Acceptant les richesses de la créativité humaine, la Jérusalem messianique approuve le monde, créature de Dieu. Comme Jésus elle reconnaît la valeur indispensable de César. Elle ne se promène pas à travers les misères une rose à la main. Identifiée à l'humanité souffrante, elle lutte avec elle pour la libérer de la maladie, de l'ignorance et de l'injustice, sachant bien que le péché en est la source.

Oui, mais les chrétiens sont-ils les premiers à entendre la clameur des pauvres et des opprimés et à y répondre ? Ne donnent-ils pas eux-mêmes leur contre-témoignage ?

III.

L'APOCALYPSE, LIEU DE L'ŒCUMÉNISME

(Ap 22)

Le livre de l'Apocalypse est la mise en question des Eglises, c'est là son objet. Il me semble qu'il éclaire les Eglises aujourd'hui appelées à manifester leur unité visible, unité sacramentelle en approfondissant l'événement de l'Esprit-Saint qui les habite. C'est uniquement à partir du mouvement inauguré le jour de la Pentecôte qu'elle trouveront la force de dépasser ce qui les divise.

Le Saint-Esprit est présent dans toutes les Eglises. Leur séparation ne se situe pas à l'intérieur d'elles-mêmes, mais au niveau des moyens de réaliser leur unité visible. Leur division est l'obstacle majeur à la prédication de l'Evangile à toutes créatures. « Qu'ils soient un comme nous sommes un » (Jn 17, 21). Le deuxième Concile du Vatican dit explicitement que le retour à l'unité visible des Eglises est une question de moyens (Œcuménisme, n° 3). Et surtout, il affirme que le modèle suprême et le principe des ministères dans l'Eglise sont « dans la trinité des personnes, l'unité d'un seul Dieu Père et Fils en l'Esprit-Saint » (Œcuménisme, n° 2). Ainsi l'Eglise universelle apparaît comme « un peuple qui tire son unité de l'unité du Père et du Fils et du Saint-Esprit » (L'Eglise, n° 4).

1. L'unité de l'Eglise est trinitaire et sacramentelle

Ap 22, 1-5 « La cité sainte de Jérusalem descend du ciel d'auprès de Dieu. » Un ange montre à Jean « un fleuve d'eau vive, brillant comme du cristal, qui jaillissait du trône de Dieu et de l'Agneau ». Que peut être ce fleuve d'eau vive sinon le Saint-Esprit qui procède du Père et du Fils ?

Au début comme à la fin (Ap 1, 4 ; 22, 1) l'Apocalypse nous renvoie à la Trinité. Si le fleuve d'eau vive est au cœur de toutes les Eglises, leurs séparations ne peuvent s'expliquer qu'en raison des moyens de réaliser leur unité visible. Il ne faut donc jamais absolutiser les moyens comme s'ils étaient des fins en soi, mais les relativiser en référence à la Trinité. C'est dire que tous les moyens restent sacramentels. La difficulté, comme dans toute l'Apocalypse, est de passer de leurs représentations à leur signification, et cela uniquement à partir de la foi trinitaire, grâce à la révélation de Jésus-Christ.

Rappelons les lettres aux sept Eglises. Elles sont toutes différentes mais toutes invitent vers le même Esprit : « Celui qui a des oreilles, qu'il entende ce que l'Esprit dit aux Eglises. » Elles sont toutes interpellées.

On se souvient que Joachim de Flore caractérisait la deuxième époque du Fils par l'autorité remise au clergé en vertu du pouvoir que lui avait remis le Christ, époque à laquelle devait succéder celle de l'Esprit. L'erreur n'a pas été de situer les Eglises en référence à la Trinité, mais de dénaturer la Trinité. Dès la création, Dieu agit en Trinité, mais sa révélation n'eut lieu qu'en Jésus-Christ et en son Esprit. Dieu en nous disant Jésus-Christ par son Esprit ne peut rien nous révéler de plus et cela dès la Pentecôte.

2. Pas d'unité visible des Eglises sans la médiation apostolique et prophétique

Ap 22, 6-16 « Vous avez été intégrés dans la construction qui a pour fondement les apôtres et les prophètes, et Jésus-Christ lui-même comme pierre angulaire. C'est en lui que toute construction s'ajuste et s'élève pour former un temple saint dans le Seigneur. C'est en lui que, vous aussi, vous êtes ensemble intégrés dans la construction pour devenir une demeure de Dieu par l'Esprit (Ep 2, 20-22). Ce texte montre bien avec les lettres aux sept Eglises, que l'Eglise ne peut se construire sans médiation. L'Apocalypse y insiste du début à la fin et tout au long : « Révélation de Jésus-Christ : Dieu la lui donna pour montrer à ses serviteurs ce qui doit arriver bientôt. Il la fit connaître en envoyant son ange à Jean son serviteur... » (Ap 1, 1) et « Moi, Jésus, j'ai envoyé mon ange pour vous apporter ce témoignage au sujet des Eglises » (Ap 22, 16).

Jésus a envoyé les Douze mais il ne lui a pas échappé que l'unité visible des Eglises n'irait pas de soi. Il va prier pour que « Tous soient un comme toi, Père, tu es en moi et que moi je suis en toi ; qu'ils soient un eux aussi, afin que le monde croie que tu m'as envoyé » (Jn 17, 21). Jésus a légué en quelque sorte à ses disciples la charge de construire l'unité visible des Eglises en maintenant leur accord en toute liberté.

Tout d'abord, nous pouvons nous demander si le passage de l'unité donnée par le Saint-Esprit au baptême à l'unité visible des Eglises est possible dans le cadre des mille ans, c'est-à-dire avant la parousie. Si ce n'était pas le cas, nous devrions avouer que la prière de Jésus a été inefficace.

Autre question : si chaque Eglise ne représentait qu'une vérité partielle et faillible, l'aspiration de toutes les Eglises à l'unité visible ne serait-elle pas à jamais compromise ? Le Dragon, *der Geist der stets verneint*, ne serait-il pas plus à craindre à l'intérieur des Eglises qu'en dehors d'elles ? N'est-ce pas lui qui fait obstacle à la réalisation de l'unité visible ? Un spectateur qui regarde les Eglises du dehors n'aurait-il pas l'impression que chacune d'elles est la négation de l'autre en ce que l'autre a de spécifique ? Comment alors le passage à l'unité visible serait-il possible au stade de la négation ?

Autre question : les théologiens pourraient-ils apporter la solution ? Certes, ils jouent un rôle important dans le mouvement œcuménique, mais leurs réponses se situent au niveau du raisonnement qui n'a pas plus de valeur que le miracle pour engendrer la foi.

Autre question : l'ensemble des chefs des Eglises appuyés par l'ensemble de leurs fidèles ne pourraient-ils pas réaliser démocratiquement l'unité visible des Eglises ? Comment ne pas voir que le suffrage universel de la moitié plus un, transforme les Eglises en sociétés purement humaines qui laissent finalement à chacun de penser ce qu'il veut. Rien n'est plus contraire à l'Apocalypse qu'une telle permissivité. « Je l'atteste à quiconque entend les paroles prophétiques de ce livre : si quelqu'un y ajoute, Dieu lui ajoutera les fléaux décrits dans ce livre, et si quelqu'un retranche aux paroles de ce livre prophétique, Dieu retranchera sa part de l'arbre de vie et de la cité sainte qui sont décrits dans ce livre » (Ap 22, 18-19). L'Apocalypse est le livre d'une proclamation infaillible par les ministres de l'Eglise apostolique durant les mille ans de la première

résurrection. Mais aussi le livre qui met en garde les ministres contre toute idolâtrie sous quelque forme que ce soit : Tradition, Bible, Magistère. Jean lui-même a été tenté deux fois de confondre le Médiateur unique avec son ministre, par deux fois il est mis en garde (Ap 19, 10 ; 22, 8-9). Les ministres doivent proclamer le message : « Ne tiens pas secrètes les paroles prophétiques de ce livre » (Ap 22, 10).

3. Pas d'unité visible des Eglises hors de la continuité nuptiale

Ap 22, 17-21 La question de la succession apostolique durant tout le millénaire est une pierre d'achoppement. L'Apocalypse fait une allusion à la descendance davidique de Jésus : « Je suis le rejeton et la lignée de David » (Ap 22, 16). Le fils de David, Roi des rois, n'aurait-il pas ses propres ministres ? N'est-ce pas la signification des Douze ? N'aurait-il pas ses envoyés jusqu'à son retour ?

Il s'agit non pas de remplacer le Christ médiateur unique, le Christ n'a pas de successeur, mais d'assurer la continuité ministérielle des Douze. N'est-ce pas aux Onze que Jésus promet de rester avec eux jusqu'à la fin des temps ? (Mt 28, 16-20) S'il ne devait pas y avoir continuité apostolique, que signifierait l'élection de Matthias ? (Ac 1, 26) N'est-ce pas la notion de *shéliach* juif qui caractérise l'apostolicité des Douze, celle de l'envoyé plénipotentiaire, non seulement au nom, mais « pour la personne » (*in persona Christi*) de celui qui envoie ?

Infailibilité ne signifie pas impeccabilité. L'Apocalypse, livre de l'infailibilité, se termine par la béatitude du pardon : « Heureux ceux qui lavent leurs robes afin d'avoir droit à l'arbre de vie et d'entrer par les portes dans la cité » (Ap 22, 14). Au point de vue du salut, les ministres apostoliques n'ont aucun privilège sur les autres baptisés. Ce n'est pas la sainteté du ministre qui fait l'envoyé. D'autre part, les propositions déclarées infailibles ne sont jamais adéquates à ce qu'elles signifient, elles sont toujours susceptibles de progrès en raison de la distance infinie entre nos représentations humaines et la réalité révélée.

Le deuxième Concile du Vatican résume ainsi la médiation sacramentelle du Magistère : « Le Christ Jésus, pour assurer au Peuple de Dieu des pasteurs et des moyens de croissance, a institué dans son Eglise des ministères variés qui tendent au bien de tout le corps. Il a édifié la

sainte Eglise en envoyant des apôtres, comme lui-même avait été envoyé par le Père (cf. Jn 20, 21)... il a voulu que les successeurs des apôtres, c'est-à-dire les évêques, soient, dans l'Eglise, pasteurs jusqu'à la fin des siècles. Mais pour que l'épiscopat lui-même fût un et indivis, il mit Pierre à la tête des autres apôtres, instituant, dans sa personne, un principe et un fondement perpétuels et visibles d'unité de foi et de communion » (L'Eglise, n° 18).

Toutes les considérations précédentes sur l'unité visible des Eglises restent sans poids, sans le don du Saint-Esprit, qui seul peut rendre efficace le mouvement nuptial vers l'unité visible de toutes les Eglises. Nous sommes ramenés au Cantique des Cantiques. L'Esprit et l'épouse disent : Viens ! Que celui qui entend dise : Viens ! Que celui qui a soif vienne, que celui qui le veut reçoive de l'eau vive, gratuitement. Celui qui atteste cela dit : Oui, je viens bientôt. Amen, viens Seigneur Jésus ! *Marana tha !* (Ap 22, 17 et 20)

Fernand Boillat